

Yves BEAUPERIN
directeur de l'Institut de Mimopédagogie,
à l'école de Marcel Jousse



LE ROYAUME INTÉRIEUR



Cours annuel de La Brardière
2016

LE ROYAUME INTÉRIEUR

Introduction	3
1. LA RÉGULATION VENANT DE MOÏSE	8
1.1 La Tôrah orale des Savants-dans-les-Ecritures	9
1.2 Une activité purement humaine d'interprétation et de mise en pratique	11
1.3 Une régulation externe des gestes de l'Humain	15
2. LA RÉGULATION APPORTÉE PAR IÉSHOUA	17
2.1 « Rendre à Dieu ce qui est à Dieu »	17
2.2 Au centre de la Royance de Dieu : une personne	19
2.3 Une régulation interne opérée par le Dieu-Homme	22
2.4 Une analogie évangélique de la Royance des Cieux	28
3. DES CLES POUR ACCEDER AU ROYAUME INTERIEUR	35
3.1 La rumination de la Parole	36
3.2 La prière monologique	39
3.3 Le renoncement à soi-même	46

Introduction

La « Royance » des Cieux

Ce qui constitue indubitablement le cœur du message de Rabbi Iéshoua, c'est bien la venue du Royaume des Cieux (Mt) ou de Dieu (Mc et Lc).

Le premier enseignement de Rabbi Iéshoua, dans les évangiles, est celui de l'annonce de la venue de ce Royaume :

« Convertissez-vous,
car il s'est approché le Royaume des Cieux. »
(Mt 4, 17)

Ce Royaume des Cieux, en araméen, la langue de Iéshoua, c'est la *Malkoûtâ de Shemayyâ*. Le mot *Malkoûtâ* a été traduit dans le grec de nos évangiles par le mot *basileia*. Ce qui pose un problème de traduction, car si les mots en araméen et en hébreu sont polysémantiques, il n'en est pas de même en grec, où les mots renvoient à des réalités plus précises et non interchangeables :

« Il arrive aussi qu'un seul et même mot [grec] traduise plusieurs mots hébreux. C'est le cas par exemple pour le mot grec *basileia*, qui, dans le grec ancien, signifiait la royauté, l'insigne de la royauté, à savoir le diadème, la fonction de l'archonte-roi à Athènes. Il a été utilisé par les traducteurs en langue grecque de la Bible hébraïque pour traduire plusieurs mots hébreux, qui se rattachent d'ailleurs à la même racine *malak*, régner, *meloukah*, *malekout*, *mamelakah*, etc., qui ont des sens différents : royaume, règne, royauté. Le fait qu'il n'existait qu'un seul mot grec pour traduire ces divers mots hébreux a donc obligé les Septante à prendre le mot *basileia* dans des acceptions différentes. Il faudra donc faire très attention lorsque nous rencontrerons le mot grec *basileia* dans le Nouveau Testament. Il faudra nous demander dans chaque cas quel est le mot hébreu qu'il recouvre. Faut-il traduire par royaume, par royauté, par règne ? »¹

Nous rencontrons le même problème de monosémantisme en français. Traduire *malkoûtâ* par *royaume* renverra, en français, à une entité géographique, comme c'est le cas quand on parle, en Histoire, du Royaume de France ou du Royaume-Uni. Traduire *malkoûtâ* par *règne* renverra plutôt à une entité historique, comme on le fait, en Histoire, quand on parle du règne de Louis XIV. Traduire *malkoûtâ* par *royauté* renvoie à une entité politique à laquelle s'oppose la *république*.

En araméen, le polysémantisme du mot *malkoûtâ* renvoie à toutes ces réalités à la fois et permet de multiples interprétations des textes. Si donc nous traduisons *malkoûtâ de shemmayya* par un seul de ces mots, nous avons tendance à perdre de vue tous les autres sens possibles, en appauvrissant ainsi toutes les interprétations qui découlent de la polysémie du mot *malkoûtâ*. Sans compter que notre esprit cartésien n'arrange rien qui a tendance à éliminer plusieurs interprétations possibles, à partir du moment où une seule nous convient parfaitement.

Ceci dit, parmi tous ces sens, il y en a un qui prime tous les autres et qui n'est pas celui auquel on pense naturellement en français.

En araméen, le *malkâ* (= roi) apporte une *malkoûtâ*. Il y a là, à la fois, un jeu de racines qui exprime une logique qui apparaît moins, en français, entre « roi » et « régulation ». Ce jeu de racines est plus perceptible, en français, lorsque nous disons d'un *juge* qu'il rend un

¹ Claude TRESMONTANT, *Le Christ hébreu*, OEIL 1983, p. 31.

jugement ou d'un *instructeur* qu'il donne une *instruction* ou d'un *enseignant* qu'il donne un *enseignement*. Pourtant, *roi*, *royaume*, *règne*, *royauté*, *régime*, *règle*, *régulation* ont tous la même racine indo-européenne *reg-* qui correspond au geste de tirer une ligne droite, ce à quoi correspond la règle, instrument à tirer des lignes droites. Métaphoriquement, *reg-* signifie donc « marcher en ligne droite ». Car c'est bien de cela qu'il s'agit : la *malkoûtâ* est une régulation, comme nous l'enseigne Marcel Jousse :

« Qu'est-ce que c'est que cette *Malkoûtâ de Shemayyâ* ? C'est l'enseignement qui va être donné par le Roi Messie, de même que vous avez le juge qui donne un jugement, de même que vous avez l'instructeur qui donne une instruction. Voilà des mots qui jouent en français, malheureusement nous n'avons pas l'identique quand il s'agit de Roi. Qu'est-ce que c'est un Roi ? Il donne quoi ? Vous allez me dire : une Royauté. Mais Royauté n'est pas analogue à l'instruction par rapport à l'instructeur, au jugement par rapport au juge ; c'est pour cela qu'il ne faut pas que nous traduisions. Si nous traduisions par *règlement*, cela peut avoir un certain sens vague, mais nous ne sentons pas le rapprochement aussi évident qu'entre instructeur donnant une instruction.

« Nous avons là le *Malkâ* donnant sa *Malkoûtâ*, c'est-à-dire son enseignement, lui, Instructeur royal d'Israël, dépendant essentiellement du Roi des Hauteurs. C'est le Roi Messie, si bien que le mot *Malkoûtâ de Shemayyâ* est absolument identique à l'enseignement du Messie attendu depuis toujours, tellement depuis toujours que c'est la chose la plus poignante. »²

En conséquence, dans la traduction de ses récitations d'évangile, Marcel Jousse, pour rendre au mieux la polysémie du mot *malkoûtâ*, traduisait celui-ci, suivant le contexte, tantôt par *royaume*, tantôt par *règle*, tantôt par *doctrine*. La commission des récatifs de l'association Marcel Jousse, qui a revu les traductions de Marcel Jousse, a préféré revenir au seul mot *royaume* parce que faisant partie du vocabulaire chrétien usuel.

Pourquoi ne pas restituer la logique de mots entre *malkâ* et *malkoûtâ*, en créant un néologisme de facture très française : *royance*, et nous aurons ainsi un *roi* qui apporte sa *royance*.

La Royance des Cieux, une régulation des gestes de l'Humain

Pour Marcel Jousse, cette Royance des Cieux qu'apporte Rabbi Iéshoua est une régulation personnelle, un modelage individuel des gestes de l'Humain, qui passe par un enseignement, celui de Rabbi Iéshoua de Nazareth :

« La *Malkoûtâ de Shemayyâ*, c'est l'enseignement que Iéshoua a apporté dans son catéchisme élémentaire (évangiles synoptiques) et dans son catéchisme supérieur (évangile johannique). C'est qu'en effet, le mot *Malkoûtâ* ne veut pas dire *royaume*, *règne*, seulement, mais aussi *règle* et plus exactement *enseignement régularisant*.

« C'est pour cela que Jésus a eu cette phrase qui résume tout : « Je suis la voie, la vérité et la vie », c'est-à-dire la condensation de tous les mécanismes qui conduisent l'homme jusqu'au royaume. Iéshoua a été un régulateur qui apporte une règle. C'est un modeler de gestes et voilà pourquoi il nous parle de sa *Malkoûtâ*. Il est un *Malkâ*, un roi régulateur. »³

« Certes, ce terme de *Malkoûtâ* signifie bien, comme nous le lui faisons signifier d'une manière générale : *règne* et *royaume*. Mais chez Iéshoua, il signifie aussi, il signifie surtout, en visant l'indéfini perfectionnement des Gestes de l'homme : *régulation*, *règlement*, *règle* (dans le sens pédagogique du mot *Tôrâh* et son décalque araméen *Orâyetâ*). Ces deux derniers termes, en effet,

² Marcel JOUSSE, *Hautes Études*, 19 février 1935, 13^{ème} cours, *Le roi et ses serviteurs dans la parabole*, pp. 258-259.

³ Marcel JOUSSE, *Hautes Études*, 22 décembre 1943, 7^{ème} cours, *Les leçons du rythme-catéchisme élémentaire*, pp. 136-137.

signifiant bien : *direction, directive* pour le perfectionnement des Gestes de l'homme, mais ils signifient surtout et simultanément : *instruction, enseignement* qu'on apprend par cœur. »⁴

Ce que confirme Mgr Alichoran, qui fut recteur de la paroisse chaldéenne de Paris et qui répondait, lorsqu'on lui demandait ce que signifiait « royaume de Dieu » : « mais c'est l'enseignement »⁵. Cette interprétation de Marcel Jousse de *Malkoûtâ* comme Règle, Régulation, Instruction, Science, est corroborée par certains textes évangéliques. En voici quelques exemples :

La Clef de la Science

Rapprochons les textes suivants :

« Malheureux êtes-vous, Scribes et Pharisiens, comédiens
car vous **fermez la Royance des Cieux**,
à la face des hommes ;
vous, en effet, vous n'entrez pas
et ceux qui entrent, vous ne les laissez pas entrer. »
(Mt 23, 14)

« Malheureux vous les légistes
car vous avez **enlevé la clef de la connaissance** ;
vous, vous n'êtes pas entrés
et ceux qui entrent, vous les en empêchez. »
(Lc 11, 52)

« Je te donnerai **les Clefs de la Royance des Cieux**
et ce que tu lieras sur la terre est lié dans les Cieux
et ce que tu délieras sur la terre est délié dans les Cieux. »
(Mt 16, 18-19)

La Royance des Cieux est quelque chose qu'on ferme en enlevant la clef de la connaissance. La Royance des Cieux a donc des clefs, celles de la connaissance. L'analogie de la clef est universelle : « la clef pour comprendre », « la clef de l'énigme », « le sens de ce texte m'est fermé ». Nous sommes tout à fait dans un contexte pédagogique d'instruction à comprendre. Ceci est encore renforcé par le pouvoir de lier-délier qui, pour les rabbis, est un pouvoir législatif : tenu- pas tenu.

Et Marcel Jousse d'ajouter, en citant cet autre passage d'évangile :

« C'est pourquoi je vous dis à vous
que **sera enlevée à vous la Royance des Cieux**
et elle sera donnée à une autre nation faisant ses fruits. »
(Mt 21, 43)

⁴ Marcel JOUSSE.

⁵ *L'Evangile en araméen, l'enseignement de Jésus au sommet de la montagne (Mt 5-7)*, traduction et commentaire par Mgr Alichoran, Bellefontaine, 2002, Spiritualité orientale n° 80, p.156.

« De même qu'ils enlevaient la *Clef du Savoir*, - par une sorte de loi du talion, qui est tout à fait le Mimisme en Israël - vous avez enlevé la Clef de la Science ? Et bien, la Clef de la Science va vous être enlevée ! »⁶

Un Roi, témoin de la Vérité

« Je suis Roi.
Je ne suis né
et je ne suis venu dans le monde
que pour rendre témoignage à la vérité. »
(Jn 18, 37)

J'ai toujours été frappé par le hiatus qui semble exister entre l'affirmation : « Je suis Roi » et l'affirmation : « Je suis venu rendre témoignage à la vérité ». Quel rapport entre royauté et vérité ? *Vérité* est un synonyme palestinien de *Tôrâh* (cf. les Psaumes) et si l'on entend Roi comme Régulateur, c'est cohérent : « je suis Roi parce que je suis Rabbi, c'est-à-dire Instructeur, Régulateur, Interprète de la Tôrâh-Vérité ».

Transfiguration et Maison d'Études

Dans son récit de la Transfiguration, Luc marque très nettement le lien entre Royance des Cieux et Transfiguration :

« Il en est présents ici même qui ne goûteront pas la mort
avant d'avoir vu la Royance de Dieu.
Or il advint, environ huit jours après ces paroles,
que, prenant avec lui Pierre, Jean et Jacques... »
(Lc 9, 27-28)

C'est la Transfiguration qui apparaît comme la réalisation de la promesse de Rabbi Iéshoua que certains ne mourront pas avant d'avoir vu la Royance des Cieux. Or, la Transfiguration est la manifestation de Iéshoua comme l'Enseigneur, désormais unique, donné par Dieu aux hommes⁷.

Le Rabbi bien instruit

« Tout Rabbi bien instruit en la Royance des Cieux... »
(Mt 13, 52)

Ce texte montre que la Royance est une chose dont on s'instruit, qu'on apprend. D'autant que le sens de toute cette parabole est celui de l'improvisation-approfondissement formulaire de celui qui, ayant mémorisé les formules anciennes de la Tôrâh, compose un enseignement nouveau par l'agencement et le contenu. Les autres traductions de ce texte n'atténuent pas celle de Jousse :

« Tout scribe devenu disciple du Royaume de Cieux... »
(Bible de Jérusalem)

« Tout scribe qui connaît la doctrine... »

⁶ Marcel JOUSSE, *Hautes Études*, 19 février 1935, 13^{ème} cours, *Le roi et ses serviteurs dans la parabole*, pp. 261-263.

⁷ cf. Yves BEAUPERIN, *La Transfiguration*, site www.mimopedagogie.com, rubrique *Commentaires bibliques*.

(Lagrange)

Et puisque la Royance des Cieux est un enseignement, il est normal que des diplômes soient distribués :

« Quiconque déliera un seul de ces préceptes les plus petits
et enseignera de cette façon aux hommes,
celui-là sera *appelé le plus petit*
dans le Royaume des Cieux.

Quiconque fera un seul de ces préceptes les plus petits
et enseignera de cette façon aux hommes,
celui-là sera *appelé grand*,
dans le Royaume des Cieux. »
(Mt 5, 19)

Grand, en araméen, c'est *rab* qui est la racine de *rabbi*. On notera que le texte ne dit pas qu'on est petit ou grand, selon qu'on délie ou qu'on fait, mais qu'on est *appelé* petit ou grand : il s'agit d'un titre, celui d'ignorant ou de savant.

Les fils de la Royance

« Le bon grain, ce sont les fils du Royaume. »
(Mt 13, 38)

Même si on ne veut voir qu'un sémitisme dans cette tournure « fils de... » - ayant le sens de : « ...appartenant à... » - il faut se rappeler le contexte fortement pédagogique de « fils »: fils = ben ou bâr = bâti, instruit. La Royance est donc une réalité qui a des fils, c'est-à-dire des instruits.

1. LA REGULATION VENANT DE MOÏSE

Dans la récitation mimopédagogique des évangiles reçue de Marcel Jousse, nous faisons le même geste pour la Tôrah de Moïse et pour la Royance des Cieux, celui du chemin. Il y a cependant une différence fondamentale entre ces deux régulations. Une lecture attentive du Nouveau Testament révèle même une opposition très nette entre la Royance des Cieux apportée par Rabbi Iéshoua de Nazareth et la Tôrah apportée par Moïse.

C'est d'abord le Prologue de Jean qui affirme :

« La Tôrah a été donnée par Moïse,
mais la grâce et la vérité vient par Jésus le Messie. »
(Jn 1)

Mais c'est surtout l'apôtre Paul qui se fait largement l'écho de cette opposition entre ces deux régulations :

« Nous estimons que l'homme est justifié par la foi
sans la pratique de la Tôrah. »
(Rm 3, 28)

« Vous n'êtes plus sous la Tôrah,
mais sous la grâce. »
(Rm 6, 14)

« Mais à présent nous avons été dégagés de la Tôrah,
étant morts à ce qui nous tenait prisonniers,
de manière à servir dans la nouveauté de l'esprit
et non plus dans la vétusté de la lettre. »
(Rm 7, 6)

« Sachant que l'homme n'est pas justifié par la pratique de la Tôrah,
mais seulement par la foi en Jésus Christ,
nous avons cru, nous aussi, au Christ Jésus,
afin d'obtenir la justification par la foi au Christ
et non par la pratique de la Tôrah,
puisque par la pratique de la Tôrah personne ne sera justifié. »
(Ga 2, 16)

« La Tôrah nous servit de pédagogue jusqu'au Christ,
pour que nous obtenions de la foi notre justification.
Mais la foi venue,
nous ne sommes plus sous un pédagogue.
Car vous êtes tous fils de Dieu,
par la foi, dans le Christ Jésus. »
(Ga 3, 24-26)

« Vous avez rompu avec le Christ,
vous qui cherchez la justice dans la Tôrah ;
vous êtes déçus de la grâce.
Car pour nous, c'est l'Esprit qui nous fait attendre de la foi
les biens qu'espère la justice.

En effet, dans le Christ Jésus, ni circoncision ni incirconcision ne comptent,
mais seulement la foi opérant par la charité. »
(Ga 5, 4-6)

C'est d'autant plus curieux que Rabbi Iéshoua a lui-même affirmé qu'il n'était pas venu pour délier la Tôrah mais la remplir :

« Ne pensez pas
que je sois venu délier la Tôrah et les Prophètes.
Je ne suis pas venu délier
mais remplir. »
(Mt 5, 17)

1.2 La Tôrah orale des Savants-dans-les Ecritures

On ne comprendra rien à cette opposition entre régulation de Moïse et régulation de Iéshoua si on oublie qu'au temps de Rabbi Iéshoua, la Tôrah ne se réduit pas à la seule Tôrah orale-écrite, transmise par Moïse, au Sinaï, mais comprend également et indissolublement la Tôrah orale-orale⁸ des Savants-dans-les-Ecritures et des Pharisiens.

En effet, les rabbis d'Israël considèrent que leurs interprétations sont dans la droite ligne de la Tôrah de Moïse et qu'elles font donc partie intégrante de cette Tôrah. C'est ce qu'affirme d'emblée les premières phrases du premier traité du Talmud, le *Pirké Abot* :

« Moïse a reçu la Tôrah sur le Sinaï et l'a transmise à Josué. Josué l'a transmise aux anciens et les anciens aux prophètes ; ceux-ci à leur tour l'ont transmise aux membres de la Grande Synagogue⁹. Ces derniers ont émis les trois maximes suivantes : « Soyez circonspects dans vos jugements ; formez de nombreux disciples ; et faites une haie¹⁰ autour de la Tôrah. »¹¹

C'est à tel point que les rabbis finissent par considérer leur Tôrah orale-orale plus importante que la Tôrah orale-écrite de Moïse :

« Mon fils, prête plus attention aux paroles des écrivains dans le Talmud qu'aux paroles de la Tôrah, car dans les textes de la Tôrah, il n'y a que des préceptes et des interdictions. Celui qui transgresse les paroles des rabbis mérite la mort... Celui qui se moque des paroles des rabbis sera torturé (dans l'autre monde) dans des excréments bouillants. »
(*Erubin*, 21 b)

« La Tôrah ressemble à l'eau, la Mischna au vin, la Guémara au vin aromatique. Comme le monde ne peut exister sans l'eau, le vin et le vin aromatique, ainsi le monde ne peut être sans la Tôrah, sans la Mischna et sans la Guémara. La Tôrah ressemble au sel, la Mischna au poivre et la Guémara à l'arôme et le monde ne peut exister sans sel, sans poivre et sans arôme. »
(*Masech, Sépharim*, fol. 13 b)

⁸ Nous qualifions la Tôrah transmise par Moïse de Tôrah orale-écrite parce qu'elle fut d'abord transmise au peuple par oral par Moïse, puis mise par écrit comme texte-témoin (testament), tout en restant transmise par oral. Nous qualifions les commentaires de cette Tôrah par les Savants-dans-les-Ecritures de Tôrah orale-orale, parce née oralement, elle est toujours restée orale. Il faudra attendre la catastrophe de la Diaspora, pour que ces Savants se décident à en faire une mise par écrit, devenant le Talmud.

⁹ La Grande Synagogue était une sorte de sénat, formé par Esdras, et composé de cent vingt membres.

¹⁰ C'est-à-dire : entourez la Tôrah de règlements, de barrières, pour qu'elle ne soit pas facilement transgressée.

¹¹ *Les maximes des Pères*, ch. 1, v. 1, traduction de Moïse Schuhl, Colbo, 1977, p. 7.

« Ceux qui étudient la Tôrah pratiquent une chose qui est une vertu ou qui n'est pas une vertu ; ceux qui étudient la Mischna pratiquent une vertu et en seront récompensés ; mais ceux qui étudient la Guémara pratiquent la plus haute vertu. »
(*Baba Mézia*, fol. 33 a)

Cela va même plus loin : la Tôrah orale-orale, ce qu'un des textes ci-dessous qualifie de « règle de Moïse depuis le Sinaï », « supplante », « déracine » la Tôrah orale-écrite de Moïse :

« Rabbi Yohanan dit au nom de Rabbi Ishmaël : En trois endroits la halakah supplante l'Écriture. La Torah dit (Lv 17, 13) : ... *par de la terre* ; la halakah dit : par toute chose. La Torah dit (Nb 6, 5) : par le *rasoir* ; la halakah dit : par toute chose. La Torah dit (Dt 24, 1) : par un *livre* ; la halakah dit : par toute chose. »
(*T. B. Sotah 16 a*)

« [La halakah] frappe l'Écriture au talon et l'empêche de se tenir debout. La halakah déracine l'Écriture. En trois endroits la règle de Moïse depuis le Sinaï vient et déracine le verset. »
(*Rashi sur Sotah 16 a*)

C'est précisément ce que Rabbi Iéshoua reproche aux Savants-dans-les-Écritures et aux Pharisiens. Ils en viennent, avec leur Tôrah orale-orale, à contredire la Tôrah orale-écrite de Moïse et, de ce fait, à l'annuler :

« Les pharisiens et les scribes l'interrogent :
« Pourquoi tes disciples
ne marchent-ils pas selon la tradition des anciens,
mais, avec des mains souillées,
mangent le pain ? »

Il leur dit :
« Isaïe a bel et bien prophétisé sur vous,
les hypocrites !
Comme il est écrit :
*Ce peuple m'honore des lèvres,
mais leur cœur est loin de moi.
Creux est le culte qu'ils me rendent.
Les enseignements qu'ils enseignent
ne sont que préceptes d'hommes !*

Vous laissez le commandement de Dieu,
et vous tenez la tradition des hommes !

Et il leur dit :
« Vous repoussez bel et bien le commandement de Dieu
pour garder votre tradition à vous.

Car Moïse a dit :
Honore ton père et ta mère
et :
*Qui maudit père ou mère
périra de male mort.*
Mais vous, vous dites :

Si un homme dit au père ou à la mère :
Est *Qorbân* (c'est : *présent pour Dieu*)
ce qui, de mon bien, aurait pu être utile,
vous ne le laissez plus rien faire
pour le père ou la mère.

Vous annulez la Parole de Dieu
par votre tradition à vous, que vous vous transmettez.

Et vous en faites beaucoup de pareilles ! » »
(Mc 7, 13, traduction Sr Jeanne d'Arc)

« Vous avez annulé la Parole de Dieu
au moyen de votre tradition à vous. »
(Mt 15, 6)

De ce reproche fait par Rabbi Iéshoua à la Tôrah orale-orale d'annuler la Tôrah orale-écrite, Irénée de Lyon se fait l'écho, au deuxième siècle, dans son traité contre les hérésies, lui qui fut le disciple de Polycarpe, lui-même disciple de l'apôtre Jean :

« Car la tradition de leurs anciens, qu'ils affectaient d'observer à l'égal d'une loi, était contraire à la Loi de Moïse. C'est pourquoi Isaïe dit : « Tes cabaretiers mêlent le vin avec de l'eau » (Is 1, 22), pour montrer qu'à l'austère précepte de Dieu les anciens mêlaient une tradition aqueuse, c'est-à-dire ajoutaient une loi frelatée et contraire à la Loi. C'est ce que le Seigneur a clairement fait voir, en leur disant : « Pourquoi transgressez-vous le commandement de Dieu à cause de votre tradition » (Mt 15, 3). Non contents de violer la Loi de Dieu par leur transgression en mêlant le vin avec de l'eau, ils ont dressé contre elle leur propre loi, qu'on appelle encore aujourd'hui loi pharisaïque. Ils y suppriment certaines choses, en ajoutent d'autres, en interprètent d'autres à leur guise : ainsi en usent particulièrement leurs docteurs. Voulant défendre ces traditions, ils ne se sont pas soumis (cf. Rm 10, 3) à la Loi de Dieu qui les orientait vers la venue du Christ (cf. Gal 3, 24), et ils sont allés jusqu'à reprocher au Seigneur de faire des guérisons le jour du sabbat, ce que, nous l'avons déjà dit, la Loi ne défendait pas, puisqu'elle-même guérissait d'une certaine manière, en faisant circoncire l'homme ce jour-là (cf. Jn 7, 22-23) ; cependant ils ne se reprochaient rien à eux-mêmes, alors que, par leur tradition et par leur loi pharisaïque susdite, ils transgressaient le commandement de Dieu et n'avaient pas l'essentiel de la Loi, à savoir l'amour de Dieu. »¹²

1.3 Une activité purement humaine d'interprétation et de mise en pratique

Mais il faut aller plus loin dans notre analyse du rapport des rabbis à la Tôrah orale-écrite de Moïse. Ce que Rabbi Iéshoua reproche à l'interprétation rabbinique légale ou morale, ce n'est pas seulement d'annuler la Parole de Dieu par des préceptes contraires à cette Parole. C'est de n'être plus qu'une activité purement humaine d'interprétation et de mise en pratique : « *Les enseignements qu'ils enseignent ne sont que préceptes d'hommes !* » affirmait déjà le prophète Isaïe, cité d'ailleurs par Rabbi Iéshoua, comme nous l'avons rappelé ci-dessus. Et d'être une activité purement humaine d'interprétation et de mise en pratique qui ne laisse plus aucune place à Dieu.

¹² Irénée de Lyon, *Contre les hérésies, dénonciation et réfutation de la gnose au nom menteur*, IV, 12, 1, Cerf, Sagesses chrétiennes, 2007, p. 438.

Instructive à ce sujet est la réflexion de Marc-Alain Ouaknin, donnée dans un entretien au Figaro Magazine¹³, qui, même si elle est contemporaine, reflète certainement la pensée talmudique de toujours :

« Le Talmud¹⁴ est d'abord un immense commentaire de la Bible. Cette définition qui semble simple a des conséquences révolutionnaires. La Bible est le texte de Dieu révélé aux hommes. C'est une parole théologique, qui vient d'en haut. C'est une parole d'imposition, et l'on voit tous les dangers d'une violence idéologique formulée au nom de Dieu. Le Talmud commence avec ce préalable que la parole divine n'est « *plus dans le ciel* » et qu'après la Révélation, elle appartient aux hommes, lesquels commentent et interprètent les textes. C'est alors une parole anthropologique, une parole de proposition. Sous forme de boutade on pourrait reprendre le mot de Nietzsche « *Dieu est mort* » et ajouter : « *Et ne comptez pas sur moi pour le ressusciter !* ». »

Cette dernière affirmation de Marc-Alain Ouaknin : « *Dieu est mort* » n'est pas une simple boutade. Le judaïsme talmudique n'hésite même pas à se proclamer athée et à considérer la Tôrah orale-écrite de Moïse comme la simple tradition d'un peuple, qui n'éprouve aucunement, de ce fait, le besoin de la partager avec des peuples étrangers :

« Le judaïsme est une construction intellectuelle d'une complexité telle qu'aucune vie humaine ne suffirait pour en faire le tour. S'y frotter est une démarche élitiste, un exercice réservé à une minorité. La majorité des juifs savent confusément que l'appréciation en profondeur du judaïsme n'est pas à leur portée. Ils s'en remettent alors à « Khazal » (littéralement : « nos sages, bénie soit leur mémoire », car **dans le judaïsme on ne s'en remet jamais directement à Dieu**) pour dégager des règles de vie, qu'ils suivent avec plus ou moins de cohérence. Il faut se garder d'évaluer cela à partir d'une grille de lecture courante, parce que dans le judaïsme il n'y a pas de dogme au sens chrétien du terme. Il y des présomptions, des intuitions, des raisonnements, voire des visions, mais une chose est sûre et certaine : **tout relève de la parole de l'homme, et est donc faillible, perfectible et amendable**. Aucun érudit juif ne dira jamais autre chose. Un jour, un de ces érudits, Marc-Alain Ouaknin, a, lors d'un débat télévisé, ouvert la discussion avec à peu près ces mots : « Je suis juif, philosophe, rabbin et athée, Dieu merci ». Les juifs préfèrent en général passer sous silence ce genre de dialectique parce qu'elle prête à confusion, mais pour les non-juifs il est édifiant d'aborder la question juive sous cet angle, sans quoi ils empruntent un mode de pensée qui plombe d'emblée toute potentialité de compréhension.

« Le judaïsme s'est distingué dès l'Antiquité par une démarche originale consistant à écarter l'idée que Dieu pouvait être matériel, temporel, palpable ou visible sous quelque forme que ce soit. Le terme « religion » n'existe pour ainsi dire pas en hébreu (« Dieu » non plus, d'ailleurs, qui n'est qu'une francisation de Zeus), et on ne lui a trouvé d'équivalent approximatif que récemment. **Le monothéisme tel que le propose le judaïsme ne postule pas à proprement parler l'existence de Dieu**. Il dit surtout ce que Dieu n'est pas. Le tétragramme YHWH peut, parmi les multiples interprétations, être compris comme verbe, mais pas comme substantif. Ce vocable n'est donc pas l'invocation d'une substance, mais plutôt de quelque chose d'indescriptible, d'imprononçable et d'indicible, une manière d'exprimer l'unicité du monde et la stupéfaction qu'il y ait quelque chose plutôt que rien.

« Les nombreuses interprétations de l'incipit de la Thora relatant la création du monde sont fascinantes. Dans la Kabbale, les concepts « Dieu » et « Nature » sont parfois interchangeables, idée reprise et développée par Spinoza pour étayer sa vision du monde. Maimonide dit sans ambiguïté dans

¹³ Figaro Magazine du 29 juillet 2000, p. 25. Cf. aussi Marc-Alain OUKNIN, *La plus belle histoire de Dieu*, pp. 67-69.

¹⁴ qui est, rappelons-le, la mise par écrit de la Tôrah orale.

son « Guide des Egarés » que toute représentation imagée de Dieu (la présence de Dieu, la main de Dieu, la colère de Dieu, etc..) doit être prise au sens métaphorique. Les anges seraient des rêves, les visions des hallucinations, les miracles des expressions de la nature, etc... Il ne s'agit donc pas de manifestation divine au sens littéral, mais bien d'une intuition selon laquelle tout fait partie de tout, qu'il n'y pas de vide, et que tout étant lié, tout relève de Dieu. Cet exercice de haute voltige intellectuelle n'est pas à la portée de tous, alors des simplifications et des rites ont été conçus à l'usage du commun des mortels.

« Mais le judaïsme ne saurait servir de caution aux théologies monothéistes élaborées par d'autres que les juifs. Certains rabbins ont émis des doutes quant à la nature monothéiste du christianisme. Il y eut moins de doute au sujet de l'Islam, plus proche du judaïsme. Un juif pratiquant peut donc prier dans une mosquée, mais pas dans une église.

« Le Talmud dans son acception de jurisprudence est proche du système juridique moderne. Combien de gens se retrouvent-ils dans la complexité de la loi ? Des milliers de décisions sont prises par les parlements, documentées ensuite sous forme de tonnes de pages à destination des divers domaines d'application. Comment, par exemple, en arrive-t-on, à partir de l'interdit de l'homicide, à envoyer des gens en prison, à en acquitter d'autres, et à en légitimer d'autres encore ? Quel consommateur sait-il avec précision comment il convient que tel produit au supermarché soit emballé pour être conforme à la loi ? Sur quoi se base-t-on pour accepter l'obligation de boucler sa ceinture de sécurité en voiture ? Réponse : il y a des experts formés pour en juger, qui débattent et tranchent au nom de la collectivité. La démarche du Talmud est de même nature, à cette exception près : la beauté et la force du texte fondateur sur lequel il repose : la Thora.

« Bernard Henri Lévy dit qu'il n'y a pas beaucoup de livres vraiment universels. Il pense qu'il y en a quatre ou cinq, et cite en premier lieu la Thora (en deuxième « De la Nature », de Lucrèce, fondement de l'athéisme moderne).

« Dernièrement je voyais une interview d'Elie Wiesel réalisée dans les rues de Brooklyn, où, avec son accent inclassable mais avec sa maîtrise absolue du verbe, il répondait à la question « Croyez-vous en Dieu ? ». Il disait quelque chose de magnifique. Je ne me souviens pas au juste des mots, mais c'était quelque chose comme « je ne sais pas... oui... non... je ne sais pas... mais quand je pense à mes parents, mes grands-parents, à toute cette souffrance, à tout ce passé, à toute cette civilisation, alors, non, décidément non, je ne peux pas leur faire ça ».

« Les juifs n'ont jamais reproché aux païens d'être païens. L'impénétrabilité des juifs au paganisme, en revanche, posait aux empires de l'Antiquité plus qu'une préoccupation doctrinale : c'était une question politique. Les assyriens, grecs, romains et arabes qui ont buté sur ce problème voulaient non seulement assujettir les juifs mais briser leur assise spirituelle. L'inverse n'est pas vrai : les juifs n'étaient ni conquérants ni prosélytes et ne cherchaient à convaincre personne. Il y a quelque chose d'analogue dans la situation d'Israël d'aujourd'hui. Ce qui dérange les barbares modernes n'est pas une question territoriale : c'est une question de civilisation.

« Il y eut au fil du temps des juifs qui voulurent faire la synthèse entre Athènes et Jérusalem, mais ils échouèrent tous. Moïse Mendelssohn, talmudiste, juif pratiquant et philosophe majeur du dix-huitième siècle, ami de Frédéric le Grand et de Kant, novateur de la langue allemande, fut à l'origine de la « Haskalah », l'équivalent juif des Lumières. Lui-même juif orthodoxe, il recommandait cependant à ses coreligionnaires d'être à l'avenir « juif à la maison, citoyen dans la rue », en d'autres mots : laïcs. Deux générations plus tard, ses descendants étaient chrétiens, y compris son petit-fils Félix Mendelssohn, à qui on doit une œuvre imposante de musique d'église. La tradition juive ignore Moïse Mendelssohn, pourtant immense penseur ayant marqué son époque, mais pas le judaïsme.

Comme Spinoza, Marx, comme Freud, comme Einstein... Produits par le judaïsme, mais épanouis à leur manière en dehors.

« Tout au long de l'histoire les rabbins furent circonspects quant aux conversions, en insistant qu'il était impératif que les adeptes fissent cette démarche en passant par l'étude de la Thora, et non par des professions de foi. **La foi est un mot creux dans le judaïsme.** Un non-juif qui veut se convertir sous prétexte d'une révélation est perçu comme un illuminé, un original ou un idolâtre. Le judaïsme est un mode de pensée pour certains, un mode de vie pour d'autres, mais dans tous les cas de figure **le judaïsme se confond avec un peuple, qui comme tous les peuples se transmettent les traditions d'une génération à l'autre.** Ce peuple ne cherche pas à faire des adeptes, or c'est bien pour cela que l'Etat d'Israël, pourtant indissociable du judaïsme, a été construit par un mouvement nationaliste : le sionisme. Celui-ci se réclamait non pas d'une religion mais bien du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Les juifs pratiquants n'ont rallié le mouvement sioniste que dans un deuxième temps.

« Le prosélytisme est essentiel pour chrétiens et musulmans, qui pensent qu'il est de leur devoir de répandre leur foi. Ni l'Islam ni le christianisme ne se conçoivent sans cette démarche, et même quand les fidèles renoncent à la violence, ils ne renoncent pas au désir de convaincre. Le passage au christianisme comme à l'Islam est avant tout un acte de foi. On peut être ignorant ou illettré, le principal étant de croire. Le judaïsme ne connaît pas de démarche comparable à l'évangélisation ou à l'islamisation. Il peut faire œuvre de civilisation, mais uniquement en essayant de manière passive. Il n'y eut jamais de prêcheurs juifs exhortant des non-juifs à les suivre. Il s'agit d'une culture introvertie qui privilégie l'écriture, l'abstraction et l'étude. Jésus, lui-même juif pratiquant, n'a remis en cause ni le judaïsme ni ses préceptes, ni la Thora, ni son appartenance à la nation juive. Il reprochait seulement à ses concitoyens juifs de ne pas être suffisamment rigoureux par rapport à la Thora.

« Section « Christianisme » dans Wikipedia : « *D'après les évangiles, Jésus « n'est pas venu abolir, mais accomplir » les Écritures. La perspective jésuanienne est donc celle d'un accomplissement de la foi juive, dans une interprétation particulière à Jésus lui-même, et non la création d'une nouvelle religion : Jésus, les apôtres, Marie la mère de Jésus, tout le groupe primitif était juif. Cette perspective se retrouve dans de nombreuses phrases de Jésus rapportées par les évangiles ; ainsi, les consignes données aux disciples de s'adresser « aux brebis perdues d'Israël » (Matth. 10 : 6), et non aux païens.* » Du point de vue du judaïsme, donc, Jésus fut un vrai juif mais un faux messie. C'est Paul de Tarse qui, bien après la mort du Christ et sans jamais l'avoir rencontré, a conçu une nouvelle religion en s'adressant au monde, rendant caducs le caractère national du judaïsme et beaucoup de préceptes de la Torah. On peut n'être ni croyant ni pratiquant tout en étant attaché à la tradition juive. On peut se référer à la Thora et au Talmud sans y attacher de notion de sacré, à moins que l'on considère que la culture soit chose sacrée. On peut être athée sans connotation militante parce que raison et religion ne sont pas en concurrence, mais à des niveaux de conscience différents. La Thora est une source inépuisable de réflexion et a inspiré tous les grands courants de la pensée occidentale jusqu'à nos jours. L'athéisme juif est une approche dénuée de rituel tout en considérant l'Ancien Testament comme Texte Fondateur, ciment et raison d'être du peuple juif. C'est une réalité vécue par beaucoup de juifs, mais plus particulièrement en Israël, où cela se traduit par l'omniprésence de la Thora dans la culture, quelles que soient les obédiences philosophiques, spirituelles ou politiques. **Pour intégrer cela il convient de faire la distinction entre la Torah comme texte de référence et la Torah comme objet religieux, tout comme on peut se référer à l'Illiade ou l'Odyssée sans croire aux dieux de l'Olympe.** »¹⁵

¹⁵ Daniel HOROWITZ, <http://arielgurevitz.blog.lemonde.fr/2010/04/05/une-approche-du-judaisme/>. Les passages soulignés le sont par nous.

Cette Parole de Dieu, considérée comme une simple parole d'homme, va désormais faire l'objet d'une étude purement humaine, où chacun peut y aller de sa proposition de commentaires et tous de leur contre-proposition de commentaires. Dans le judaïsme talmudique, aucun maître ne possède la vérité et tout enseignement peut constamment être remis en cause, dans « une liberté d'interprétation et une démocratie de la parole » :

« Ce qui frappe d'emblée le lecteur des commentaires du Talmud, c'est l'importance du dialogue, et rares sont les sujets sans controverses ! Dès qu'un maître propose une interprétation, son interlocuteur ébranle sa position. Ainsi le dialogue talmudique montre l'incongruité de prétendre que le judaïsme dit telle ou telle chose. Le judaïsme ne dit rien ! Il y a des maîtres dans le judaïsme qui énoncent des propositions de sens et, à chaque interprétation, on peut en trouver une différente et opposée... Aucune opinion ne peut prétendre énoncer la vérité unique. Le judaïsme se pense dans la pluralité. Il tire précisément sa force et sa modernité d'avoir instauré une liberté d'interprétation et une démocratie de la parole. »¹⁶

Dans une telle conception, la Tôrah de Moïse n'est plus qu'un texte qui fait l'objet de commentaires à l'indéfinit, sans que la référence à Dieu soit nécessaire. Et la Tôrah de Moïse n'est plus qu'un code moral où c'est l'Humain qui décide ce qui est bien et ce qui est mal, ce qui est permis et ce qui est défendu. Interpréter et mettre en pratique la Tôrah de Moïse devient une pure activité humaine où Dieu n'a plus sa place.

« Israël, qui poursuivait une tôrah de justice,
n'a pas atteint la Tôrah.
Pourquoi ? Parce qu'au lieu de recourir à la foi,
ils comptaient sur leurs œuvres. »
(Rm 9, 31-32)

On pourrait croire que ce rapport à la Tôrah de Moïse, explicité par des auteurs contemporains comme Marc-Alain Ouaknin ou Daniel Horowitz, est un rapport actuel et non pas celui des rabbis de l'époque de Rabbi Iéshoua. Mais nous avons plus haut que déjà les évangiles se faisaient l'écho de ces affirmations de nos auteurs contemporains quand ils reprochaient aux Savants-dans-les-Ecritures de l'époque, non seulement d'annuler la Parole de Dieu par des préceptes contradictoires, mais déjà de réduire la Tôrah de Moïse à de simples préceptes humains.

1.4 Une régulation externe des gestes de l'Humain

Au fond, tout l'enjeu est de savoir quelle place il faut accorder à Dieu et quelle place il faut accorder à l'Humain dans la régulation des gestes humains.

Si l'Humain occupe la première place, autrement dit si la régulation de ses gestes procède de sa seule activité, on obtient une régulation externe qui, en poliçant les comportements de l'Humain, lui donne l'apparence de la justice mais pas la réalité de la justice. C'est cette sorte d'« hypocrisie » que Rabbi Iéshoua dénonce chez les Savants-dans-les-Ecritures et chez les Pharisiens :

« Malheur à vous,
Grammaticiens et Phariséens comédiens,
qui purifiez l'extérieur de la coupe et de l'écuelle,
quand l'intérieur en est rempli par rapine et intempérance !

¹⁶ Figaro Magazine du 29 juillet 2000, p. 25.

Pharisien aveugle !
purifie d'abord l'intérieur de la coupe et de l'écuelle,
afin que l'extérieur aussi devienne pur.

Malheur à vous,
Grammaticiens et Pharisiens comédiens,
qui ressemblez à des sépulcres blanchis:
au-dehors ils ont belle apparence,
mais au-dedans ils sont pleins d'ossements de morts et de toute pourriture;
vous de même,
au-dehors vous offrez aux yeux des hommes l'apparence de justes,
mais au-dedans vous êtes pleins de comédie et d'iniquité. »
(Mt 23, 23-28)

Ce n'est pas en accrochant de bons fruits à un arbre mauvais qu'on le rendra bon. Il faut rendre l'arbre bon si on veut obtenir de bons fruits :

« Méfiez-vous des faux prophètes,
qui viennent à vous déguisés en brebis,
mais au-dedans sont des loups rapaces.
C'est à leurs fruits
que vous les reconnaîtrez.
Cueille-t-on des raisins sur des épines ?
ou des figues sur des chardons ?
Ainsi tout arbre bon produit de bons fruits,
tandis que l'arbre gâté produit de mauvais fruits.
Un bon arbre ne peut porter de mauvais fruits,
ni un arbre gâté porter de bons fruits.
Tout arbre qui ne donne pas un bon fruit,
on le coupe
et on le jette au feu.
Ainsi donc, c'est à leurs fruits
que vous les reconnaîtrez. »
(Mt 7, 15-20)

« Prenez un arbre bon :
son fruit sera bon ;
prenez un arbre gâté :
son fruit sera gâté.
Car c'est au fruit
qu'on reconnaît l'arbre.
Engeance de vipères,
comment pourriez-vous tenir un bon langage,
alors que vous êtes mauvais ?
Car c'est du trop-plein du cœur
que la bouche parle.
L'homme bon, de son bon trésor, tire de bonnes choses ;
et l'homme mauvais, de son mauvais trésor, tire de mauvaises (choses). »
(Mt 12, 33-35)

2. LA RÉGULATION APPORTÉE PAR IÉSHOUA

2.1 « Rendre à Dieu ce qui est à Dieu »

En annonçant la venue ou le rapprochement de la Royance de Dieu, Rabbi Iéshoua vient rendre à Dieu la première place dans la régulation des gestes humains. C'est en cela que réside la différence fondamentale entre régulation venant de Moïse et régulation de la Royance des Cieux. C'est ce que nous allons développer maintenant.

Pour asseoir leur autorité et justifier toutes leurs interprétations humaines de la Tôrah de Moïse, les rabbis d'Israël prétendaient que, depuis la mort du dernier prophète, « les cieux étaient fermés » et que désormais il n'y avait plus de communication directe entre Dieu et les hommes :

« Depuis la disparition des derniers prophètes écrivains (Aggée, Zacharie et Malachie), *les cieux sont fermés et l'Esprit est éteint*, selon une tradition juive très largement répandue dès le second siècle avant notre ère. C'est affirmer par là qu'une certaine communication traditionnelle entre Dieu et son peuple est comme interrompue et que l'Esprit-Saint ne descend plus inspirer des prophètes. »¹⁷

Nous avons d'ailleurs entendu plus haut, Marc-Alain Ouaknin se faire l'écho de cette affirmation lorsqu'il dit que « la parole n'est plus dans le ciel ».

Cette affirmation talmudique que « la parole n'est plus dans le ciel » s'appuie sur Dt 30, 11-14 :

« Oui, ce commandement que moi je t'ordonne aujourd'hui
n'est pas trop difficile pour toi,
il n'est pas loin de toi.

Il n'est pas dans les cieux

pour que tu dises :
« Qui montera pour nous dans les cieux,
le prendra pour nous
et nous le fera entendre
pour le faire ? »

...

Oui, toute proche de toi est la Parole,
elle est dans ta bouche et dans ton cœur
pour la faire. »

En conséquence :

« Une fois donnée au Sinaï, la *Tora* est définitivement la propriété des hommes éternellement, à l'abri de toute abrogation fut-elle inspirée. »¹⁸

Or, précisément, avec le baptême de Rabbi Iéshoua, « les cieux s'ouvrent », l'Esprit, tel une colombe descend du ciel et « une voix du ciel » se fait entendre. Cette ouverture des cieux est l'affirmation que la communication avec Dieu est ouverte à nouveau. Et nous voyons

¹⁷ Hugues COUSIN, *Cahiers Evangile*, supplément au n° 32, p. 5.

¹⁸ Jacqueline GENOT-BISMUTH, *Un homme nommé Salut, genèse d'une hérésie à Jérusalem*, O.E.I.L., 1986, p. 204.

Rabbi Iéshoua, dans l'évangile de Jean, revendiquer d'être instruit directement par Dieu et prétendre retransmettre cette Parole de Dieu fidèlement, quasi mot-à-mot :

« Ma doctrine n'est pas de moi,
mais de celui qui m'a envoyé.
Si quelqu'un veut faire sa volonté,
il reconnaîtra si ma doctrine est de Dieu
ou si je parle de moi-même.
Celui qui parle de lui-même
cherche sa propre gloire ;
mais celui qui cherche la gloire
de celui qui l'a envoyé,
celui-là est véridique
et il n'y a pas d'imposture en lui. »
(Jn 7, 16-18)

« Vous me connaissez
et vous savez d'où je suis ;
et pourtant ce n'est pas de moi-même
que je suis venu,
mais il m'envoie vraiment
celui qui m'a envoyé.
Vous, vous ne le connaissez pas,
moi, je le connais,
parce que je viens d'auprès de lui
et c'est lui qui m'a envoyé. »
(Jn 7, 28-29)

« Celui qui m'a envoyé est véridique
et je dis au monde ce que j'ai entendu de lui. »
(Jn 8, 26)

« Je ne fais rien de moi-même,
mais je dis ce que le Père m'a enseigné,
et celui qui m'a envoyé est avec moi ;
il ne m'a pas laissé seul,
parce que je fais toujours ce qui lui plaît. »
(Jn 8, 28-29)

Cette affirmation de l'ouverture des cieux au-dessus de Rabbi Iéshoua est donc aussi la remise en cause de la pensée talmudique : la parole divine ne saurait être réduite à une parole anthropologique dont l'homme disposerait à sa guise. Désormais, avec Iéshoua, la parole divine retrouve son autorité divine, et c'est pourquoi nous voyons Iéshoua enseigner avec autorité, contrairement aux autres rabbis :

« Et il advint quand Jésus eut fini ces paroles,
que les foules étaient stupéfaites de son enseignement,
car il les enseignait comme ayant autorité
et non pas comme leurs scribes. »
(Mt 7, 28-29, cf. aussi Mc 1, 22 ; Lc 4, 32)

Cette autorité divine que Iéshoua revendique pour lui et qu'il restitue à la Tôrah écrite¹⁹, est le sens profond de cette interdiction d'appeler un homme : *abbâ*, *rabbi* ou *mârî* (Mt 23, 8-10). C'est l'affirmation, qu'au fond, seul Dieu est l'interprète authentique de sa propre Parole et que le seul homme qui ait la même autorité pour le faire, c'est Rabbi Iéshoua de Nazareth, dont il témoigne, en deux occasions, qu'il est le Fils bien-aimé qu'il faut écouter.

Or, nous ne voyons jamais Iéshoua véritablement commenter la Tôrah, ni argumenter celle-ci avec ses disciples et, dans les quelques discussions avec les autres rabbis que nous rapportent les évangiles, nous le voyons toujours avoir le dernier mot.

2.2 Au centre de la Royance des Cieux : une personne

Finalement, quand on y regarde de près, Rabbi Iéshoua de Nazareth nous renvoie très peu à la Tôrah et à sa pratique, que ce soit dans son enseignement ou que ce soit dans ses actions quotidiennes. Ce qui est au centre de l'Évangile, c'est la personne de Rabbi Iéshoua de Nazareth, contrairement à la tradition rabbinique où les rabbis n'occupent jamais la place centrale :

« Un trait caractéristique des livres du Nouveau Testament est le rôle primordial qu'ils attribuent à la personne de Jésus Christ. Le fait est surtout frappant dans les quatre évangiles : ils sont écrits uniquement pour présenter Jésus. Certes, d'autres personnages y interviennent : Jésus a des partisans, et bientôt surgissent des adversaires acharnés ; la masse du peuple elle-même réagit à son action, d'abord d'une manière positive, puis par le refus. Les partisans comme aussi les adversaires et la masse du peuple jouent des rôles que d'une façon générale les évangélistes s'appliquent à bien dessiner, mais le feu du projecteur se porte constamment sur Jésus. C'est lui et rien d'autre que les évangélistes veulent montrer : son apparition en Israël, ce qu'il a dit, ce qu'il a fait, ce qui lui est arrivé. Quelques traditions, il est vrai, parlent de Jean-Baptiste, mais la seule raison en est que son destin est étroitement lié à celui de Jésus.

...

« La concentration extraordinairement forte sur Jésus seul apparaît avec une netteté particulière lorsqu'on compare les évangiles avec la littérature de tradition juive, où l'on rencontre des maîtres innombrables. Le Talmud mentionne les noms d'environ deux mille docteurs. Ils jouissent tous d'un grand prestige, on les cite avec respect. Mais ici c'est la Torah qui est au centre de l'intérêt, non pas tel ou tel rabbi. Les sentences des différents rabbis sont placées les unes après les autres, et il n'y a qu'une différence de rang entre celui qui a une autorité plus grande et un autre. Dans les évangiles il en est autrement. Un personnage, Jésus, surpasse tous les autres. Il jouit d'une autorité singulière. Il domine d'une manière souveraine chacune des scènes où il apparaît : aucun autre personnage ne peut lui être comparé. »²⁰

Si Rabbi Iéshoua de Nazareth est ainsi au centre des Évangiles et non pas la Tôrah orale-écrite, c'est tout simplement parce que Rabbi Iéshoua revendique pour lui d'être la Tôrah incarnée et que, désormais, lorsqu'on se tourne vers le texte, c'est, en réalité, vers sa personne qu'on se tourne. Comme il l'affirme, il est « venu remplir la Tôrah et les Prophètes »²¹ et, désormais, toutes les Écritures sont pleines de sa présence et les réciter, c'est

¹⁹ Notons, en effet, qu'en Mt 5, 17 et 18, la Tôrah dont il est question, est désignée, dans la Pschyta, par le mot *namosa* = *tôrah écrite*, en opposition au mot *oreita* = *tôrah orale*, qu'on trouve ailleurs, dans la Pschyta, comme en Mt 11, 13; 12, 5; 22, 40.

²⁰ Birger GERHARDSSON, *Préhistoire des Évangiles*, Le Cerf, Lire la Bible/48, pp. 61-63.

²¹ Le verbe qu'on traduit depuis le grec par « accomplir » a d'ailleurs aussi le sens de « remplir ». Le texte grec de Matthieu utilise le même verbe pour parler d'accomplir l'Écriture et de remplir le filet de pêche de poissons (Mt 13, 48).

désormais se trouver en sa présence, ici et maintenant. C'est ce que Rabbi Iéshoua lui-même nous enseigne dans cette perle-leçon :

« Que deux ou trois soient réunis en mon nom,
je suis là au milieu d'eux. »
(Mt 18, 20)

qu'il convient de rapprocher d'une autre perle-leçon, celle de Rabbi Hanahiah ben Teradion, élève de Rabbi Akiba et donc postérieur à Iéshoua :

« Deux hommes qui se réuniront
et ne diront pas les récitatifs de la Tôrah,
ce sera une réunion de moqueurs.
Deux hommes qui se réuniront
et diront les récitatifs de la Tôrah,
Dieu sera présent au milieu d'eux. »²²

On remarquera les équivalences très suggestives entre *dire les récitatifs de la Tôrah et se réunir en mon nom*, d'une part, et *Dieu sera présent au milieu d'eux et Je suis là au milieu d'eux*, d'autre part. Le rapprochement de ces deux textes, même si Rabbi Hanahiah est postérieur à Rabbi Iéshoua, suggère que celui-ci revendique d'être la Tôrah vivante et incarnée et que, désormais, réciter la Tôrah, c'est réaliser la présence de son humanité et de sa divinité.

C'est aussi ce que l'apôtre Paul exprime à travers le commentaire de Dt 30, 11-14 que constitue Rm 10, 5-17. Nous donnons, en entier, ces deux textes avant d'en faire un commentaire :

« Cette Tôrah que je te prescris aujourd'hui
n'est pas au-delà de tes moyens
ni hors de ton atteinte.
Elle n'est pas dans les cieux,
qu'il te faille dire :
« Qui montera pour nous aux cieux nous la chercher,
que nous l'entendions pour la faire ? »
Elle n'est pas au-delà des mers,
qu'il te faille dire :
« Qui ira pour nous au-delà des mers nous la chercher,
que nous l'entendions pour la faire ? »
Car la Parole est tout près de toi :
elle est dans ta bouche et dans ton cœur
pour que tu la fasses. »
(Dt 30, 11-14)

« Moïse en effet écrit de la justice
qui vient de la Tôrah :
*L'homme qui la fait
vivra par elle.*
Mais la justice qui vient de la foi

²² Abot III, 2b ; traduction de Marcel Jousse dans *Les Récitatifs rythmiques parallèles*, Spes, 1929, pp. 40-41.

parle ainsi :
Ne dis pas dans ton cœur :
Qui montera au ciel ?
 C'est-à-dire : pour le Christ faire descendre.
 Ou : *Qui descendra dans l'abîme ?*
 C'est-à-dire pour le Christ d'entre les morts faire remonter.
 Mais que dit-elle ?
Oui toute proche de toi est la parole,
elle est dans ta bouche et dans ton cœur,
[pour la faire].
 Celle-ci est la parole de la foi
 que nous proclamons.
 Si tu professes dans ta bouche le Seigneur Jésus
 et si tu crois dans ton cœur
 que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts,
 tu sauras sauvé.
 De cœur, en effet, on croit
 en vue de la justice ;
 de bouche, d'autre part, on professe
 en vue du salut.
 Car l'Écriture dit :
Quiconque croit en lui
ne sera pas confondu.
 En effet, il n'y a pas de différence
 entre Juif et Grec.
 C'est le même Seigneur de tous,
 riche pour tous ceux qui l'invoquent.
 En effet, *quiconque invoquera le nom du Seigneur*
sera sauvé.
 Comment donc invoqueront-ils
 celui en qui ils ne croient pas ?
 Comment croiront-ils
 celui qu'ils n'ont pas entendu ?
 Comment encore entendront-ils
 sans proclamateur ?
 Comment enfin proclameront-ils
 s'ils n'ont pas été envoyés ?
 ...
 Ainsi la foi vient de l'écoute,
 l'écoute par la Parole du Christ. »
 (Rm 10, 5-17)

Le texte du Deutéronome développe l'affirmation que la Tôrah n'est inaccessible à personne, puisque chacun peut la porter dans sa bouche récitationnelle et dans son cœur-mémoire et ainsi se la redire pour la méditer et la mettre en pratique. Nous sommes totalement dans un contexte d'oralité.

Lorsque l'apôtre Paul cite ce passage, il opère une substitution qui n'est pas innocente : il remplace la Tôrah par le Christ. Nous ne sommes plus en présence d'un texte mais d'une personne qui est le Christ. En effet, par son incarnation (*descendre du ciel*) et par sa résurrection (*remonter d'entre les morts*), le Dieu-Homme remplit désormais la Tôrah de sa plénitude et désormais réciter la Tôrah, c'est réciter le Christ.

Mais on notera le très fort caractère oral de cette présence au Christ. Tous les termes utilisés par l'apôtre renvoient uniquement à l'oralité. Il s'agit d'une parole qu'on proclame (*kerussomen*) et surtout *de professer (omologeses) dans la bouche le Seigneur Jésus*, affirmation très forte que, malheureusement, la plupart des traductions édulcore en *si, de ta bouche, tu confesses que Jésus est Seigneur*, ce qui n'est pas du tout la même chose. Il s'agit d'*invoker le nom du Seigneur* mais comment l'invoker sans croire et comment croire sans *entendre* et comment entendre sans *proclamation*. Avec la conclusion sans ambiguïté de l'apôtre sur l'oralité de l'Évangile : « La foi vient de l'écoute, l'écoute par la Parole du Christ ».

A-t-on également remarqué que, dans ce texte, la justice et le salut ne proviennent pas d'une activité morale et de mise en pratique ? La justice et le salut sont accordés à ceux qui croient de cœur et qui professent de bouche le Seigneur Jésus en invoquant son nom. Il n'est donc pas innocent de la part de l'apôtre Paul de se servir du texte du Deutéronome, qu'utilisaient précisément les rabbis d'Israël pour justifier de la fermeture des cieux et asseoir l'autorité de leur justice purement humaine, pour affirmer la justice venant directement de Dieu par l'intermédiaire de la foi au Christ.

2.3 Une régulation interne opérée par le Dieu-Homme

Une transformation du cœur de l'Humain

Au fond, parler de « Royance de Dieu » ou de « Royance des Cieux » (Cieux étant la façon hébraïque de désigner Dieu sans le nommer), ce n'est pas seulement affirmer que la régulation des gestes de l'Humain a un certain rapport avec Dieu. Au sens fort et exact, c'est affirmer que la régulation des gestes humains relève d'une action de Dieu seul. Seul Dieu peut en vérité réguler les gestes de l'Humain, parce que, contrairement à la régulation apportée par Moïse, qui impose de l'extérieur des comportements que l'Humain doit mettre en œuvre, seul Dieu peut changer en profondeur le cœur de l'Humain :

« A l'homme, c'est impossible,
à Dieu, tout est possible. »
(Mt 19, 26 ; Mc 10, 27 ; Lc 18, 27)

Car c'est le cœur de l'Humain qui est la source de ses gestes :

« Ce qui sort de la bouche procède du cœur,
et c'est cela qui souille l'homme. »
(Mt 15, 18)

« Car c'est de dedans, du cœur des hommes,
que sortent les desseins pervers :
débauches, vols, meurtres,
adultères, cupidités, méchancetés,
ruse, impudicité, envie,
diffamation, orgueil, déraison.
Toutes ces mauvaises choses sortent de dedans
et souillent l'homme. »
(Mc 7, 21-23)

Une transformation du cœur de l'Humain opérée par le Dieu-Homme

Et cette transformation du cœur de l'Humain est réalisée par Dieu à travers la foi au Dieu-Homme. En effet, ce Dieu-Homme n'est pas seulement un maître de sagesse qui, à l'instar des rabbis d'Israël, se contenterait d'indiquer la voie à suivre et les gestes à pratiquer.

Un maître chez qui on viendrait habiter, comme les disciples des rabbis, et dont on partagerait l'existence afin de bénéficier de ses indications sur la façon de pratiquer la Tôrâh, et surtout de bénéficier de son exemple dans la pratique de la Tôrâh. Car cela resterait encore dans une régulation externe des gestes de l'Humain où l'activité de celui-ci resterait le facteur principal.

Au contraire, ce Dieu-Homme vient habiter le cœur de chacun de ceux qui croient en lui :

« Et le Verbe devint chair
et il dressa sa maison d'études en nous. »
(Jn 1, 14)

« Voici : je me tiens à la porte
et je frappe.
Si quelqu'un entend ma voix
et ouvre la porte,
j'entrerai chez lui
et je dînerai avec lui,
et lui avec moi. »
(Ap 3, 20)

Et non seulement ce Dieu-Homme vient habiter le cœur de chacun mais il demande aussi à son disciple de demeurer en lui :

« Demeurez en moi
et moi en vous. »
(Jn 15, 4)

Les deux formules : « demeurez en moi » et « moi en vous » sont-elles équivalentes ou désignent-elles deux aspects complémentaires ? La comparaison de la Vigne peut nous aider à percevoir une différence entre les deux formules. En effet, pour que le sarment porte du fruit, il faut deux conditions : d'abord, qu'il soit rattaché au cep, et qu'aussi, la sève passe en lui. Une méditation attentive de cette récitation de la Vigne nous montre que Rabbi Iéshoua insiste bien sur ces deux aspects différents mais complémentaires :

« Demeurez en moi,
et moi en vous.
Comme le sarment ne peut porter fruit de lui-même
s'il ne demeure dans la vigne,
ainsi vous non plus,
si en moi vous ne demeurez.
Moi, je suis la vigne,
vous les sarments.
Qui demeure en moi et moi en lui
porte beaucoup de fruit :
séparés de moi,
vous ne pouvez rien faire.
Mais si quelqu'un ne demeure pas en moi,
il est jeté dehors comme le sarment,
et se dessèche.
On les rassemble,

on les jette au feu,
et ils brûlent.
Si vous demeurez en moi,
si mes paroles demeurent en vous,
demandez ce que vous voudrez,
et cela arrivera pour vous. »
(Jn 15, 4-7)

« Demeurez en moi », c'est être attaché sur le cep ; « et moi en vous », c'est recevoir la sève, c'est-à-dire garder en soi la parole. C'est pourquoi, on remarquera que Rabbi Iéshoua demande toujours en premier à ses disciples de « demeurer en lui » avant d'affirmer « et moi en vous », parce que c'est dans cet ordre que les choses fonctionnent : « demeurez en moi », c'est-à-dire « soyez greffés sur moi » afin que « je demeure en vous », c'est-à-dire afin que la sève qui vient de moi circule en vous.

Être greffés sur le Dieu-Homme

L'analogie de la greffe peut nous aider à comprendre ce mystère. Un arbre mauvais ne peut produire de bons fruits, nous enseigne Iéshoua. Rendez l'arbre bon et le fruit sera bon, nous dit-il encore. Son apprenneur, Shaouï de Giscala nous enseigne la même chose :

« Si les prémices sont saintes,
toute la pâte l'est aussi,
et si la racine est sainte,
les branches le sont aussi. »
(Rm 13, 16)

Maître Eckhart nous dit, quant à lui :

« Ce ne sont pas les œuvres qui nous sanctifient,
c'est nous qui sanctifions les œuvres. »

Autrement dit, l'important, ce n'est pas de produire des œuvres ou du fruit, mais que ces œuvres ou ce fruit procède d'un arbre bon, c'est-à-dire d'un cœur bon et pur. Voilà pourquoi, il est essentiel que nous autres, rameaux sauvages, nous soyons greffés sur l'arbre bon qu'est Iéshoua, car lui seul est ontologiquement bon, alors que nous sommes accidentellement privés de la grâce de Dieu. C'est uniquement lorsque nous sommes greffés sur lui, que sa sève pourra passer en nous, et nous permettre enfin de porter un fruit bon.

Il faut donc les deux opérations qui apparaissent ainsi distinctes mais complémentaires : une greffe ontologique et une participation à la sève. La greffe ontologique est réalisée par les sacrements, celui du baptême tout d'abord :

« Si c'est une même plante avec lui
que nous sommes devenus par la ressemblance de sa mort (= le baptême). »
(Rm 6, 5)

par la manducation-bibition de la Chair et du Sang, ensuite :

« Celui qui mâche ma chair
et boit mon sang,
celui-là demeure en moi,
et moi en lui. »

(Jn 6, 56)

Recevoir la sève du Dieu-Homme

La participation à la sève, c'est la mémorisation de la parole de Rabbi Iéshoua. On voit combien mémorisation et manducation eucharistique sont indissolublement liées. Sans la greffe, la sève est inefficace, sans la sève, la greffe ne sert de rien.

En effet cette inhabitation réciproque n'est pas le fruit uniquement de la manducation-bibition de la Chair et du Sang, il l'est aussi de la manducation pédagogique que constitue la récitation. Il suffit, pour s'en convaincre, de rapprocher les « dominos johanniques » suivants :

« **Demeurez en moi**

comme moi en vous. »

(Jn 15, 4)

« Si vous **demeurez en moi**

et que mes paroles demeurent en vous. »

(Jn 15, 7)

Ces deux formules montrent l'identité : avoir Iéshoua en soi = avoir ses paroles en soi.

« Si en vous *demeure l'enseignement* entendu dès le début,
vous aussi vous **demeurez dans le Fils et dans le Père.** »

(1 Jn 2, 24)

Cette autre formule semble dire que c'est parce que la Parole demeure en nous que nous demeurons en Dieu. Mais il importe de donner aux mots tout leur poids. Dire que la Parole doit demeurer en nous ne doit pas être réduit à un rapport vague avec cette parole. Marcel Jousse attire notre attention sur le sens très fort du mot araméen *koûm* qui signifie une stabilité de la parole en soi que seule la mémorisation peut produire :

« Le Fils, c'est celui qui apprend le Père ; le Berâ, c'est celui qui a reçu mot à mot les récitatifs de l'Abbâ. Il est dans l'Abbâ puisque les récitatifs de l'Abbâ sont en lui et vice versa. Si bien que cela va être un perpétuel chassé-croisé : « Je suis dans l'Abbâ puisque je le récite, l'Abbâ est dans moi puisque ce que je récite est en lui. »²³

« C'est cet écho qui constitue essentiellement le rapport de l'Abbâ et du Berâ et de là pourquoi vous allez toujours avoir cette stabilité. On ne peut pas traduire par « demeurer », cela n'a pas le même sens. C'est le mot sémitique de *koum*, la racine *koum* = *être stable*, demeurer ferme en quelque chose. Ma Parole, c'est-à-dire mon récitatif, va être stable en vous, ne va pas changer, ne va pas s'écouler comme du vin dans une outre crevée. »²⁴

« Ce mot-là (« être stable », de la racine *koum*), nous le retrouvons à chaque instant : la stabilité de la chose jouée, de la chose mémorisée, être stable toujours (...) C'est presque toujours avec ce geste-là qu'on montre la fidélité, la ténacité de cette conduite en Israël. »²⁵

²³ Marcel JOUSSE, *Hautes Études*, 26 février 1935, 14^{ème} cours, p. 290.

²⁴ Marcel JOUSSE, *Hautes Études*, 26 février 1935, 14^{ème} cours, pp. 282-283.

²⁵ Marcel JOUSSE, *Hautes Études*, 2 avril 1935, 18^{ème} cours, p. 368.

Le lien entre inhabitation divine et mémorisation de la Parole est affirmé encore en cet autre texte :

« Si quelqu'un m'aime
il gardera ma Parole
et mon Père l'aimera
et nous viendrons à lui
et nous ferons chez lui notre demeure. »
(Jn 15, 23)

Garder, ce n'est pas d'abord pratiquer mais bien mémoriser, conformément à la mentalité palestinienne qui maintient le lien indissoluble entre mémorisation et pratique. Il convient d'ailleurs de rapprocher ce texte (Jn 15, 23) de celui de la Maison sur le rocher (Mt 7, 24-27), où il est dit que celui qui mémorise construit sa Maison. Cette Maison mémorielle qui est **construction** parce qu'**instruction** peut dès lors recevoir Dieu comme hôte. On peut également faire un rapprochement avec le texte de l'Apocalypse, où il est question de la manducation-mémorisation en tête à tête, dans la maison pédagogique de l'apprenant, qui n'est autre que son cœur-mémoire :

« Voici, je me tiens à la porte
et je frappe.
Si quelqu'un entend ma voix
et ouvre la porte,
j'entrerai chez lui
et je dînerai avec lui
et lui avec moi. »
(Ap 3, 20)

L'inhabitation par manducation

Cette allusion à un repas en tête à tête nous amène à penser que l'inhabitation du maître à l'intérieur du disciple n'est pas quelque chose de statique mais de dynamique. Cette dynamique est celle d'une manducation : manducation d'abord de la Parole complétée par la manducation de la chair et du sang.

En effet, manger et boire est d'abord un processus volontaire et actif de la part de celui qui mange et boit. Il lui faut aller chercher la nourriture et la boisson, la prendre dans ses mains et la porter à la bouche. Il lui faut ensuite la mâcher, la savourer, l'avalier. Nous sommes en présence d'un processus d'intériorisation de la nourriture qui relève donc pour la plus grande part de l'activité consciente et volontaire de l'Humain.

Il y a ensuite un processus d'assimilation de la nourriture qui échappe à l'action volontaire et consciente de l'Humain. Cette nourriture, déjà attaquée par les sucs de la bouche, va être attaquée par les sucs gastriques et intestinaux, afin d'être assimilée par le sang et portée à toutes les cellules du corps. Sans qu'il en ait conscience, cette nourriture devient lui et lui apporte la vie. Cette demeure du Dieu-Homme dans l'Humain n'est donc pas statique : elle résulte d'une assimilation qui fait que celui qui a été mangé et bu devient celui qui mange et boit :

« Jésus a dit :
« Celui qui boit de ma bouche
deviendra comme moi ;
moi aussi je deviendrai lui

et ce qui est caché lui sera révélé ». »²⁶

Le Dieu-Homme devient nous afin que nous devenions lui. Ce qu'exprime l'apôtre Paul à partir d'une autre analogie. Il nous parle de « revêtir un nouvel humain » :

« Être renouvelés par le souffle de votre pensée²⁷
et revêtir le nouvel humain,
celui créé selon Dieu,
dans la justice et la sainteté de la vérité. »
(Ep 4, 23-24)

Ce nouvel humain, qu'il s'agit de revêtir, s'oppose au « vieil humain se corrompant selon les convoitises trompeuses » (Ep 4, 22). Mais ce nouvel humain est créé selon Dieu « dans la justice et la sainteté de la vérité ». Ce nouvel humain ne peut donc être que le Dieu-Homme dont précisément l'apôtre Paul nous révèle qu'il est « notre justice, notre sainteté » (1 Co 1, 30) et qui s'est défini lui-même comme « la vérité » (Jn 14, 6), ce que nous rappelle d'ailleurs l'apôtre Paul au verset 21 de cette même épître : « la vérité qui est en Jésus ». Et, à deux reprises, ce même apôtre nous invite à « revêtir le Christ » :

« Revêtez-vous du Seigneur Jésus Christ
et ne vous souciez pas de la chair
pour en satisfaire les convoitises. »
(Rm 13, 14)

« Vous tous en effet, baptisés dans le Christ,
vous avez revêtus le Christ. »
(Ga 3, 27)

²⁶ *Evangile de Thomas*, 28, 1-5, Éditions Métanoïa 1974, logion 108, p. 91.

²⁷ *noos-noûs* = faculté de penser. Bailly, *Dictionnaire grec-français*, Hachette, 1899, p. 1332.

2.4 Une analogie évangélique de la Royance des Cieux

La Royance des Cieux est donc la transformation intérieure du cœur de l'Humain opérée directement par le Dieu-Homme lui-même, par la greffe qu'opèrent les sacrements et qui permet à la sève du Dieu-Homme de passer en nous, pour qu'il devienne nous et que nous devenions lui. Il s'agit donc bien d'une régulation des gestes humains s'opérant à l'intérieur.

Cette perception de la Royance des Cieux comme un processus de transformation intérieure n'est pas évidente. Elle n'était pas partagée par les pharisiens et ne semble pas l'être par la plupart des traducteurs de Lc 17, 20-21.

En effet, aux pharisiens qui lui demande quand vient la Royance de Dieu, Rabbi Iéshoua répond que cette Royance n'est pas observable, car cette Royance est à l'intérieur de nous (Lc 17, 20-21). La plupart des traductions préfère traduire : « Le Royaume de Dieu est parmi vous » et la première édition de la traduction liturgique²⁸, écrivait en note, p.238 :

« La traduction fréquente « au-dedans de vous » suggère une intériorité psychologique familière aux modernes, mais étrangère à la mentalité biblique (*sic!*). »

De même le Nouveau Testament, dit « œcuménique », qui traduit : *Le Règne de Dieu est parmi vous*, écrit en note :

« On traduit parfois *en vous*, mais cette traduction a l'inconvénient de faire du Règne de Dieu une réalité intime. Pour Jésus, ce Règne qui concerne tout le peuple de Dieu, est présent en fait dans son action de salut (cf. Luc 11, 20), il est à votre portée. »

Mais sœur Jeanne d'Arc écrit, en note, de sa traduction :

« à la fois *en vous*, c'est une réalité spirituelle ; et *parmi vous*, car le royaume de Dieu est déjà présent par la personne de Jésus »²⁹

En effet, le mot grec εντος suivi du génitif υμων, signifie à l'intérieur de, au-dedans de, parmi.

« Certaines traductions préfèrent : au milieu de vous, sous prétexte que le : *de vous* désigne les pharisiens (Le Christ en effet répond à des pharisiens). Toutefois, il faut observer : 1) que *entos umôn, intra vos*, ne peut être traduit que par : au-dedans de vous (*entos*, employé deux fois dans le Nouveau Testament, signifie : intérieur à) ; 2) les exégètes catholiques maintiennent le sens : au milieu de vous, par peur de l'interprétation protestante qui affirme la pure intériorité du royaume de Dieu, ce qui n'est pas une bonne raison ; 3) le Christ dit : « le royaume ne vient pas de manière observable, comme si l'on pouvait dire : il est ici ou il est là ». Or, si *intra vos* signifie : au milieu de vous, c'est-à-dire *dans* le peuple d'Israël dont vous faites partie, alors le Christ se contredit ; il affirme : il n'y a pas d'*ici* pour le royaume, car... il est ici. Le seul sens intelligible est donc le suivant : le royaume n'est pas localisable car il n'est pas dans l'espace ; il est donc intériorité spirituelle, il est dans votre cœur. Ce qui n'exclut pas l'extériorité « ecclésiale » du Corps mystique, et ne justifie aucun individualisme. »³⁰

²⁸ *Jésus est vivant, Les quatre évangiles*, Desclée de Brouwer, 1978.

²⁹ Sr Jeanne d'Arc, *Luc*, Les Belles Lettres, Desclée de Brouwer, 1986, p. 142.

³⁰ Jean BORELLA, *La Charité profanée, subversion de l'âme chrétienne*, Dominique Martin Morin, 1979, p. 290, note 7.

Et contrairement aux interprétations refusant toute intériorité au Royaume de Dieu, Rabbi Iéshoua utilise, à plusieurs reprises, pour décrire ce Royaume, une analogie qui renvoie non seulement à l'intériorité de l'Humain mais aussi à la synergie entre la part de Dieu et la part de l'Humain dans cette régulation interne. Cela nous amènera à découvrir la place d'un élément important de cette régulation, très souvent ignoré : l'inconscient de l'Humain. Cette analogie utilisée par Rabbi Iéshoua est celle de l'ensemencement.

Les paraboles de l'ensemencement

Il existe d'abord une parabole-clé, celle du Semeur. Elle concerne bien les secrets de la Royance des Cieux, puisque Iéshoua l'affirme à ses appreneurs qui l'interrogent sur les paraboles :

« A vous a été donné le mystère du Royaume de Dieu,
par contre, à ceux du dehors, tout arrive en paraboles. »
(Mc 4, 11)

Et, plus loin, il leur explique que cette parabole du Semeur est la clé de toutes les paraboles, puisqu'il leur affirme que s'ils ne comprennent pas cette parabole, ils ne pourront comprendre toutes les autres paraboles :

« Vous, non plus, n'avez pas compris cette parabole !
Et comment comprendrez-vous toutes les paraboles ? »
(Mc 4, 13)

D'autres paraboles, en effet, nous parlent de semence pour nous décrire la Royance des Cieux :

- * la parabole de l'ivraie (Mt 13, 24-30) ;
- * la parabole du grain de sénevé (Mc 4, 30-32 ; Mt 13, 31-32 ; Lc 13, 18-19) ;
- * la parabole du grain qui pousse tout seul (Mc 4, 26-28).

La Royance des Cieux est un ensemencement, mais la parabole du Semeur nous livre le secret de cette semence : la semence, c'est la Parole de la Royance selon Mt 13, 19, la Parole selon Mc 4, 14, la Parole de Dieu selon Lc 8, 11. La Royance des Cieux, c'est donc la germination, la croissance et la fructification de la Parole dans le cœur de l'Humain.

Cette affirmation que la semence est la Parole de Dieu nous amène à nous poser deux questions : quelle est cette Parole de Dieu ? Pourquoi la Parole de Dieu est-elle comparée à une semence ?

La Parole de Dieu

La Parole de Dieu, c'est Rabbi Iéshoua lui-même puisqu'ailleurs il se compare lui-même à la semence :

« Elle est venue l'heure
où va être glorifié le Fils de l'homme.
En vérité, en vérité, je vous le dis :
Le grain de blé tombé en terre,
s'il ne meurt pas,
lui, tout seul, il reste,
mais s'il meurt,

beaucoup de fruit, il porte. »
(Jn 12, 23-24)

La Parole de Dieu, ce n'est pas uniquement ce que dit Iéshoua, c'est tout lui-même. En effet, en lui, le « Verbe devint chair » et comme en témoigne Jean, dans sa première épître :

« Ce qui était en commencement,
ce que nous avons entendu,
ce que nous avons vu de nos yeux,
ce que nous avons contemplé,
ce que nos mains ont touché du verbe de vie
- car la vie s'est manifestée :
nous l'avons vue,
nous en rendons témoignage
et nous vous annonçons cette vie éternelle
qui était tournée vers le Père
et qui nous est apparue –
ce que nous avons vu et entendu,
nous vous l'annonçons. »
(1 Jn 1, 1-3)

Cette Parole n'est donc pas uniquement quelque chose à entendre, c'est-à-dire l'enseignement du Dieu-Homme. C'est aussi quelque chose à voir et à toucher, autrement dit aussi les faits et gestes de ce Dieu-Homme. La Parole de Dieu, c'est donc le Verbe fait chair, le Dieu-Homme rédempteur, celui qui s'est manifesté parmi nous à travers ses paroles, ses actes et tous les événements de sa vie.

Mais c'est aussi et d'abord le Verbe fait chose, le Dieu-Homme créateur et qui se manifeste à travers ce qui est (l'œuvre de Dieu dans la création) et ce qui advient dans chacune de nos vies (l'action de Dieu dans l'Histoire et dans notre histoire) :

« En commencement était le Verbe
et le Verbe était tourné vers le Dieu
...
Tout par lui a été fait
et sans lui n'a été fait même pas un rien.
Ce qui a été fait en lui est vie
et la vie était la lumière des hommes. »
(Jn 1, 1-4)

« Jésus a dit :
Je suis la lumière qui est sur eux tous.
Je suis le Tout.
Le Tout est sorti de moi
et le Tout est parvenu à moi.
Fendez du bois : je suis là.
Soulevez la pierre et vous me trouverez là. »
(*Evangile de Thomas*, 77)

« Jésus a dit :

Connais ce qui est devant ton visage
et ce qui est caché te sera dévoilé,
car il n'y a rien de caché qui n'apparaîtra. »
(*Évangile de Thomas*, 5)

La Parole de Dieu, c'est donc d'abord la Tôrah créée, c'est-à-dire les choses, les êtres, les événements, mais éclairés, déchiffrés par la Révélation, c'est-à-dire la Tôrah révélée à Moïse et la Tôrah incarnée en Jésus. Mais cette Parole doit être semée à l'intérieur d'une terre pour y subir un développement qui ne dépend pas de l'Humain.

Une semence jetée en terre

La parabole du Semeur, clé de toutes les paraboles, nous décrit quatre sortes de terrains où est jetée la semence et ces quatre sortes de terrain semblent correspondre à une intériorisation de plus en plus profonde dans le cœur de l'Humain.

Que les différents terrains soient le cœur humain, la dernière sorte de terrain, la « bonne terre », nous l'indique clairement :

« Celles qui sont semées en bonne terre
sont ceux qui entendent la Parole.
Et ils la reçoivent en un cœur excellent... »

Mais les autres terrains aussi nous suggèrent que le lieu où est semée la Parole est le cœur de l'Humain :

premier terrain, le bord du chemin :

« Et aussitôt survient Satan
et il enlève la Parole
qui était semée dans leur cœur,
de peur qu'ils ne croient... »

deuxième terrain, la pierre :

« Et aussitôt, avec joie, ils la reçoivent,
mais ils n'ont pas en eux de racines
et ils ne croient que pour un temps.. »

troisième terrain, les épines :

« Et surviennent les inquiétudes du monde
et les délices des richesses
et les désirs de toutes sortes.
Et ils étouffent la Parole... »

Ces textes sont à rapprocher de ces autres textes :

« Défiez-vous de vous-mêmes,
que vos cœurs ne s'alourdissent
dans l'orgie, l'ivresse, les soucis de la vie. »
(Lc 21, 34)

« Si tu crois dans ton cœur... »
(Rm 10, 9)

Et les différents terrains nous décrivent une pénétration de plus en plus profonde de la Parole dans le cœur humain.

Le chemin est un lieu de passage où la terre, à force d'être foulée aux pieds, est tassée et devient impénétrable à la semence qui, restant à la surface du sol, peut facilement être mangée par les oiseaux. En tant que symbole d'un état du cœur humain, le chemin peut correspondre à un refus volontaire de s'intéresser à la Parole de Dieu, qu'elle soit créée ou révélée. Mais le chemin, étant le passage d'un lieu à un autre et donc le passage d'une occupation à une autre, peut aussi représenter ceux qui, étant dans l'action incessante, le projet perpétuel, le souci de ce qui va suivre, le cinéma intérieur d'un rejeu constant du passé et de l'avenir, ne prennent plus le temps de s'arrêter et de s'intéresser à la Parole de Dieu. Ce sont des êtres qui vivent en permanence à l'extérieur d'eux-mêmes.

« A ces mots, l'un des convives lui dit :

« Heureux celui qui prendra son repas dans le Royaume de Dieu ! »

Il lui dit :

« Un homme faisait un grand dîner,
auquel il invita beaucoup de monde.

A l'heure du dîner, il envoya son serviteur
dire aux invités :

« Venez ;
maintenant tout est prêt ».

Et tous, comme de concert, se mirent à s'excuser.

Le premier lui dit :

« J'ai acheté un champ
et il me faut aller le voir :
je t'en prie,
tiens-moi pour excusé ».

Un autre dit :

« J'ai acheté cinq paires de bœufs
et je pars les essayer ;
je t'en prie,
tiens-moi pour excusé ».

Un autre dit :

« Je viens de me marier,
et c'est pourquoi je ne puis venir ».

(LC 14, 15-20)

Le second terrain est celui de la terre sur la pierre. Cette fois-ci, la semence peut pénétrer dans la petite épaisseur de terre, mais elle ne peut atteindre son terme par un manque de profondeur qui l'amène à être desséchée par le soleil. Nous nous trouvons en face d'une certaine intériorité mais superficielle.

Ce terrain me semble correspondre à ceux qui se contentent d'une connaissance purement intellectuelle de la Parole créée et de la Parole révélée. Certes, ils peuvent s'intéresser à ces deux sortes de Parole de Dieu mais ils sont actifs face à cette Parole de Dieu. Soit pour la consommer ou l'étudier scientifiquement au lieu de la contempler symboliquement, en ce qui concerne la Parole créée. Soit pour l'interpréter et la mettre en pratique, en ce qui concerne la Parole révélée. C'est le cas, me semble-t-il, d'une certaine exégèse rationnelle et des partages d'évangile. En utilisant le vocabulaire jouskien, nous

dirions qu'ils sont dans un rejeu actif et volontaire, qui les empêche de se laisser jouer dans les profondeurs de leur inconscient par la Parole de Dieu.

Le troisième terrain est celui de la terre encombrée par les épines. La profondeur de cette terre est plus grande et permet donc à la semence de se développer. Mais ce développement va être étouffé par les épines. Nous nous trouvons en face d'une intériorité perturbée par ce que les Pères du désert appellent les pensées passionnées. Il ne s'agit plus ici de projections intellectuelles mais de projections psychologiques. Nous sommes dans un rejeu passionné par ego-satisfaction, dans la recherche de la jouissance : gourmandise, sexe, alcool, drogue, rêves, etc., ou par ego-affirmation, dans la recherche du pouvoir, de la richesse et la négation de Dieu.

Le quatrième terrain est la bonne terre où la semence trouve réalisées toutes les conditions à son bon développement, conditions que la parabole du Semeur n'explique pas. Mais on peut penser que ces conditions sont celles qui s'opposent à celles des trois premiers terrains : face à l'action incessante, savoir s'arrêter (remarquons au passage que c'est la finalité du repos sabbatique) ; face au rejeu actif et volontaire, se laisser jouer par un jeu conscient, mais passif, dénué de toute pensée, ce que la première béatitude appelle « la pauvreté d'esprit » et la mystique chrétienne appelle le silence de la pensée, le nuage d'inconnaissance, la nuit mystique ; face au rejeu passionné, ce que la cinquième béatitude appelle « la pureté du cœur » et la mystique chrétienne appelle l'impassibilité.

Une semence qui pousse seule

La parabole de la semence qui pousse seule (Mc 4, 26-29) nous révèle que cette intériorisation de la Parole de Dieu relève d'une collaboration entre Dieu et l'Humain, où chacun joue un rôle bien précis :

« Ainsi est-il le Royaume de Dieu,
comme un homme qui jette la semence sur la terre.
Et qu'il dorme et qu'il s'éveille,
nuit et jour,
Et la semence germe et grandit,
comment, il ne le sait pas lui-même !
D'elle-même, la semence germe et grandit,
d'abord l'herbe, puis l'épi,
puis plein de blé dans l'épi.
Et quand se livre le fruit,
aussitôt il envoie la faucille,
car elle est prête la moisson. »
(Mc 4, 27-28)

Le seul travail de l'Humain se situe en amont et en aval : au début, pour jeter la semence (activité qui désigne, pour nous, la mémorisation-remémoration de la Parole, seule vraiment capable de faire pénétrer la Parole en profondeur) ; à la fin, pour récolter les fruits de la maturation. Mais entre les deux, il y a un développement de la semence qui ne relève pas de l'activité de l'Humain mais uniquement de Dieu, même si celui-ci n'est pas explicitement nommé. Et ce développement de la semence, non seulement échappe à l'activité de l'Humain, mais échappe également à sa conscience.

La pensée palestinienne ne manie pas des concepts algébrosés mais des analogies concrètes pour décrire la psychologie humaine. Elle ne nous parle pas d'« inconscient » mais

de semence qui pousse sans que l'homme sache comment. Mais c'est bien d'inconscient qu'il est question. La Royance des cieux n'est pas observable, nous dit Rabbi Iéshoua, précisément parce que la transformation intérieure opérée par Dieu dans l'Humain échappe à sa conscience. La tendance de l'Humain est de trop vouloir fonctionner au niveau du conscient et du volontaire, gênant ainsi l'action de Dieu qui se situe au niveau inconscient et involontaire. L'Humain veut agir en pleine conscience, il a beaucoup de mal à se laisser faire dans l'inconscience.

Une des clés spirituelles de l'inconscient

Parce que l'essentiel du travail opéré par Dieu se situe intérieurement dans l'inconscient de l'Humain, celui-ci doit laisser à Dieu la possibilité de pénétrer dans cet inconscient, dont la porte s'ouvre avec la clé de la répétition. C'est, me semble-t-il, ce que nous enseigne une autre parabole de Rabbi Iéshoua, celle de la femme qui met du levain dans la pâte :

« Le Royaume des Cieux est semblable à du ferment
que prend une femme
et qu'elle cache dans trois boisseaux de farine
jusqu'à ce que fermente le tout. »
(Mt 13, 33)

Là encore, il est question d'intériorisation puisqu'il s'agit de faire entrer le ferment dans la pâte. Là encore il s'agit d'inconscience et de non volonté de la part de cette femme, puisque c'est le levain qui fait lever la pâte et non elle. Mais le ferment doit être « caché » dans la pâte « jusqu'à ce que fermente le tout » ! Cette parabole suggère donc que le travail de la femme doit être répétitif, parce que précisément il s'agit d'atteindre l'inconscient de l'Humain. La mention des trois boisseaux est-elle une allusion à la division tripartite de l'Humain : corps, âme et esprit, dont nous parle l'apôtre Paul ? :

« Lui-même le Dieu de la paix puisse-t-il vous sanctifier tout entier
et tout entier de vous, l'esprit et l'âme et le corps,
d'une manière irréprochable lors de l'avènement de notre Seigneur Jésus Christ,
puisse-t-il être gardé. »
(1 Th 5, 23)

Cette répétition nous semble être la remémoration qui répète inlassablement, comme nous en avertit Rabbi Ismaël :

« Point n'est comparable celui qui répète sa leçon
pour la centième fois
à celui qui répète sa leçon
pour la cent-et-unième fois. »
(bab. Hagigah, 9 b)

Mais cette répétition nous semble être également la répétition du nom de Iéshoua que la tradition chrétienne, spécialement orthodoxe, nous présente comme une clé d'entrée dans l'inconscient.

3. DES CLES POUR ACCEDER AU ROYAUME INTERIEUR

La plupart de nos contemporains pensent que c'est la psychanalyse qui a découvert l'inconscient de l'Humain. La psychanalyse de Freud semble avoir découvert l'inconscient personnel, celle de Jung, l'inconscient collectif. Et un des disciples de Jung nous avertit des dangers que nous courons par suite de notre ignorance du rôle important que joue l'inconscient dans nos vies :

« La plupart des êtres vivent actuellement dans une ignorance absolue de leur inconscient. Le matérialisme outrancier, le scientisme sectaire, le rationalisme forcené ont provoqué une perte de contact avec l'inconscient, d'où résulte une sorte d'hypertrophie du conscient. Cette rupture est précisément un des éléments les plus préjudiciables à notre civilisation. Pourquoi ? Parce que – l'expérience de la psychologie jungienne le prouve avec force – « l'inconscient est plus ancien que le conscient, il est le *don originel* hors duquel le conscient surgit toujours à nouveau³¹ »

« C'est dans l'inconscient que sont les « racines réelles mais invisibles du conscient³² ».

« Donc, par cette perte de contact avec l'inconscient, la psyché se trouve amputée, lésée d'une part essentielle d'elle-même ; elle ne peut ainsi prétendre à une harmonie véritable et se développe comme le fruit d'un arbre qui n'aurait plus de racines.

« La civilisation contemporaine s'épuise et s'effrite en dépit du progrès matériel – à cause de lui, peut-être. Les philosophes, les sociologues, les intellectuels, les poètes, le constatent un peu plus chaque jour. Que de cris d'alarme jetés en vain, semble-t-il³³. De leur côté, les prêtres, les spirituels se plaignent d'une absence de vie intérieure, d'un défaut d'attention, d'un manque de spiritualité, d'une routine attachée à des rites, à des formules vidées de toute vie. Ils sentent l'urgence d'un renouveau au sein de la civilisation et de l'Eglise. Cette scission, qui se poursuit depuis des années, se retrouve dans les civilisations du passé, aux périodes de décadence ou de transition. C'est elle qui, aujourd'hui, jette certains esprits dans le monde sartrien d'une liberté fautive et sans but, tandis qu'elle en précipite d'autres dans une quête éperdue de cette liberté, à travers l'occulte et les sectes innombrables.

« Pour Jung une des causes initiales de cette désagrégation est sans conteste l'ignorance ou la méconnaissance de l'inconscient.

...

« Le conscient, contrairement à ce que croyaient les siècles rationalistes, est beaucoup moins vaste que l'inconscient et ne peut rien sans lui.

« Limité dans le temps, l'espace, dans la durée, le conscient est éphémère et superficiel ».

« L'inconscient est illimité, inépuisable, universel, hors de l'espace, du temps et de la durée. Il est à la fois la source et la base du conscient.

« L'idée que la principale attitude de l'homme serait consciente est erronée... Il est incontestable que le conscient est dépendant de l'inconscient dans toutes les circonstances importantes de la vie. »³⁴

En réalité, l'inconscient a toujours été au cœur du christianisme, mais toujours abordé par des analogies concrètes, dont l'incompréhension, souvent liée à des erreurs de traduction, a pu conduire à une méconnaissance de cet inconscient.

Nous avons vu que Jésus nous en parle à travers ses paraboles de l'ensemencement ou encore à travers sa parabole du filet jeté en mer et qui ramène du poisson de toute espèce :

³¹ C.-G. JUNG, *Types psychologiques*, p. 690, éd. allemande, (v. Jacobi).

³² C.-G. JUNG, *Das Göttliche Kind*, Amsterdam, p. 117 (Jacobi).

³³ Keyserling, Splengler, Rops, Kierkegaard, R.M. Rilke, Kafka, etc.

³⁴ E. VAN DE WICKEL, *De l'inconscient à Dieu, ascèse chrétienne et psychologie de C. G. Jung*, Aubier, éditions Montaigne, 1959, pp. 17-19.

« La Royance des Cieux est semblable à un filet
jeté dans la mer
et qui rassemble de toute espèce.
Lequel, quand il fut plein, les pêcheurs
l'ayant tiré sur le rivage,
puis s'étant assis,
ramassèrent les beaux dans des paniers
mais les pourris, dehors, les jetèrent. »
(Mt 13, 47-48)

Cette comparaison est reprise par les Pères du Désert, qui sont de véritables psychanalystes du cœur humain et qui comparent le moine, veillant dans la nuit, à un pêcheur guettant le poisson dans l'eau, pour opérer un tri entre le bon et le mauvais :

« L'ascète doit en tout temps conserver étale son intelligence pour que l'esprit puisse discerner les pensées qui le sillonnent, serrer celles qui sont bonnes dans le trésor de sa mémoire et rejeter les autres hors des dépôts de la nature. »³⁵

« L'homme devra porter le combat sur ses pensées, tailler dans la masse, les ramener de leur dispersion, en triant les naturelles d'avec les mauvaises. »³⁶

« Le moine qui veille (il s'agit de la veillée nocturne) est un pêcheur de pensées, qui sait distinguer sans peine, dans le calme de la nuit, les pensées et les attraper... Trop de sommeil amène l'oubli, la veillée purifie la mémoire. La richesse des agriculteurs se rassemble dans l'aire et le pressoir; la richesse et la science (gnose) des moines dans les stations et les occupations vespérales et nocturnes de l'esprit." ³⁷

L'apôtre Pierre nous décrit également cet inconscient lorsqu'il nous parle

« du caché du cœur humain,
dans l'incorruptible d'un doux et paisible esprit. »
(1 P 3, 4)

Depuis longtemps, la seconde récitation de la Genèse nous en avertit : *'Ish*, le conscient du Terreux, privé de son *'Ishah*, son inconscient qui est « l'os de ses os et la chair de sa chair », reste seul, ce qui n'est pas bon pour lui. Plus précisément, *'Ishah* représente la fonction symbolique par laquelle l'inconscient parle au conscient et agit sur lui.

La chute originelle, provoquée par le Diabole, résulte d'une domination du conscient sur l'inconscient. A l'inverse, la nouvelle *'Ishah*, Mâriâm, mère de Iéshoua, dans l'inconscience : « Comment cela se fera-t-il ? », laissait la Parole se symboliser en elle lui permettant de s'incarner en elle.

3.1 La rumination de la Parole

Nous avons souligné plus haut, l'importance de la répétition pour accéder aux profondeurs de l'inconscient. Or l'importance de cette répétition se heurte à une conception volontariste et consciente qui est celle de notre culture ambiante et du christianisme tel qu'on nous le transmet aujourd'hui, ne serait-ce qu'au niveau de ce qu'on appelle le partage

³⁵ Diadoque de Photicé.

³⁶ Macariana.

³⁷ Jean Climaque, *Petite Philocalie de la prière du cœur*, Le Seuil 1953, p. 90.

d'évangile qui relève plus de la méditation que de la rumination. En effet, il s'agit moins de développer une activité intellectuelle de compréhension, que d'apaiser son intellect par une répétition lente et savoureuse, ce qui est beaucoup mieux traduit par le concept monastique de *ruminatio*, que par celui de *meditatio*, qui a pris aujourd'hui un sens trop intellectuel :

« Le concept de la *meditatio* a subi une transformation de sorte que, peu à peu, on en est venu à entendre par là une réflexion sur les vérités de la foi. Aux temps modernes, l'élément rationnel a prédominé largement en matière de contemplation et de méditation. Voilà qui n'est guère profitable aux pratiques étudiées. Cependant le concept de *ruminatio*, mieux que celui de *meditatio*, est de taille à résister à ce danger d'intellectualisme. L'image de la mastication, de la digestion et de l'assimilation intérieure est mieux faite pour exprimer l'effet escompté qui est de faire passer la Parole de Dieu non dans la tête mais dans le cœur. Et là même où en dépendance de *ruminatio* il est question de « penser », il s'agit bien d'un « penser avec le cœur » comme de nombreux passages le notifient. Il s'agit donc non seulement d'une compréhension claire mais d'une imprégnation du cœur, de l'intime de l'homme : tout l'être est atteint dans une expérience qui le transforme de l'intérieur. »³⁸

André Louf retrace ce processus de rumination de manière très expressive :

« Que se passe-t-il en effet ? A l'écoute de la Parole de Dieu, dans la liturgie publique de la Parole, ou au cours d'une lecture en privé, me voici soudain touché par une parole déterminée. Mon cœur a été blessé, percé – littéralement : *compunctus* – par cette Parole. Je ne la lâche plus maintenant. Près d'elle je vais m'arrêter, m'attarder, monter la garde. Je la saisis, je la redis lentement dans le silence de mon cœur, je la *berce* dans cet espace intérieur à moi-même, je la *remâche*, je la laisse imprégner mon cœur de fond en comble. »³⁹

Il s'agit, au fond, de s'offrir à la Parole de Dieu, de façon totalement désintéressée, pour qu'elle travaille dans le cœur et y produise les fruits qu'elle voudra bien y porter. Telle est aujourd'hui encore l'attitude fondamentale du *poustinik*, figure originale de la spiritualité russe traditionnelle, homme ou femme qui se retirait dans la solitude, et dont nous parle Catherine de Hueck Doherty :

« Le poustinik, le résident de la poustinia, le staretz, l'ermite - pour lui donner les nombreux noms employés par les Russes – (...) lit la Bible à genoux. Il ne lit pas avec sa tête (de manière conceptuelle, critique), sauf en ce sens que les mots passent par son intelligence, mais l'intelligence du poustinik est dans son cœur. Les paroles de la Bible sont comme du miel sur sa langue. Il les lit avec une foi profonde. Il ne les analyse pas. Il les lit et les laisse séjourner dans son cœur. En une journée, il peut en lire une ou deux phrases, ou peut-être une page. L'important est qu'il les mette toutes dans son cœur et il attend que Dieu vienne les lui expliquer, ce que Dieu ne manquera de faire devant une foi si profonde et si complète. »⁴⁰

Cette lente rumination de la Parole, en épuisant toutes les capacités intellectuelles et affectives, conduit à la transformation du cœur de l'homme :

« Les auteurs spirituels d'hier et d'aujourd'hui nous le diront tous : prends un texte, médite sur lui des heures durant, jour après jour, jusqu'à ce que tu aies épuisé toutes tes possibilités intellectuelles et affectives et que, grâce à une lecture et une relecture attentive de ce texte, tu en sois venu à adopter une attitude nouvelle. Le plus souvent, méditer ce n'est rien autre que scruter le texte,

³⁸ Fidelis RUPPERT, *Meditatio-Ruminatio*, Collectanea Cisterciensia, Tome 39 – 1977 – 2, p. 91.

³⁹ André LOUF, *Seigneur, apprendis-nous à prier*, p. 74.

⁴⁰ C. de HUECK DOHERTY, *Poustinia ou le désert au cœur des villes*, Le Cerf 1978, p. 39.

tourner et retourner en tous sens ces mots que Dieu nous adresse, de façon à devenir si totalement familier avec eux, d'en être si pénétrés que ces mots et nous, ne fassions plus qu'un. Au cours de ce processus, même si nous croyons n'avoir acquis aucune richesse intellectuelle particulière, nous avons changé. »⁴¹

« Les paroles passent ; dans la répétition, elles restent présentes, de sorte que nous puissions demeurer en elles. Qui plus est : elles pénètrent en profondeur et ont une force transformatrice. »⁴²

Cette ouverture du cœur par la mémorisation de la Parole, nous l'avons expérimentée nous-même pendant les vacances d'été 1973. Nous venions de découvrir les récitatifs d'Évangile de Marcel Jousse, après avoir assisté à la soirée de démonstration du 13 mars 1973, organisée par Gabrielle Baron à Paris. Nous décidâmes de mettre à profit nos vacances d'été, pour réciter et mémoriser, de cette manière, les psaumes. Nous y avons passé la plus grande partie de la journée, pendant deux mois entiers. Aucune étude intellectuelle de cette Parole, aucune tentative de mise en pratique, n'accompagnaient cette expérience. Simplement une mémorisation-remémoration des psaumes, balancée, rythmo-mélobée et gestuée. Et il y eut, tout à coup, cette ouverture du cœur physique dont la dureté se mit à fondre, tandis qu'un sentiment très fort de confiance en Dieu se mit à nous envahir et à nous transporter d'une joie indicible. Nous expérimentions là l'enthousiasme qui est, étymologiquement, « la joie de Dieu en soi ». Tout notre rapport au monde et aux autres en fut transformé, sans qu'il soit question ici de mise en pratique, avec ce que cela aurait comporté d'effort humain pour regarder un modèle et agir en conformité avec lui. Ce fut pour nous la démonstration de la richesse de la récitation rythmo-pédagogique et cette expérience fut déterminante pour notre consécration à l'œuvre de Jousse.

Nous n'ignorons pas que la perspective que nous développons, bien que fondamentalement traditionnelle dans l'Église, est plutôt étrangère à nos mentalités occidentales. Nous en voulons pour preuve ce témoignage d'un missionnaire au Rwanda, nous racontant sa déception profonde d'avoir vu les chrétiens participer aux massacres ethniques qui avaient secoué ce pays, en oubliant totalement les valeurs évangéliques. Ce missionnaire nous livre sa douloureuse prise de conscience et remet en cause l'évangélisation telle qu'elle fut pratiquée :

« La plus grande déception est de s'apercevoir que la religion que nous avons prêchée était artificielle. Pourquoi des chrétiens se mettent-ils à se battre tout-à-coup d'une façon aussi atroce ? Il faudra se poser la question : quelle évangélisation avons-nous apportée ? Nous avons passé de la peinture, mais nous n'avons pas assez travaillé en profondeur. Nous n'avons pensé qu'en termes de sacrements. Du moment que les églises étaient pleines, on était content ; maintenant elles sont pleines de cadavres... Je veux retourner à Kigali. Ceux qui continueront à croire auront vraiment la foi. Avec eux, on fera du bon travail. Il faudra une évangélisation proche des gens. On a trop sacramentalisé la religion et pas assez collé à la vie. »⁴³

On remarquera que c'est la sacramentalisation de la vie chrétienne qui est ici remise en cause, comme peinture trop superficielle qui n'atteint pas l'être en profondeur. Nous pensons, quant à nous, que ce n'est pas la sacramentalisation qui est à remettre en cause, puisque nous avons essayé de montrer son caractère fondamental et irremplaçable comme

⁴¹ Antoine BLOOM, *Prière vivante*, Le Cerf, p. 63.

⁴² K. TILMANN, *Die Führung zur Meditation* I. Einsiedeln, 1971, p. 130.

⁴³ Témoignage d'un Père blanc rescapé des massacres au Rwanda, Journal La Croix, 16 avril 1994.

source de vie authentiquement chrétienne. Ce qui est à remettre en cause, c'est la façon dont l'évangélisation et sacramentalisation ont été faites. En effet, en lisant ce témoignage, nous ne pouvions nous empêcher de penser à un autre témoignage d'un autre missionnaire africain, cité par Marcel Jousse, dans ses cours oraux, et donc beaucoup plus ancien :

« Il y a quelques années, je m'entretenais avec Mgr Gsell, évêque de Darwin, en Australie. Il a maintenant 82 ans et il en a passé cinquante-quatre parmi les indigènes, des primitifs. Je lui ai posé cette question : « Avez-vous l'impression de comprendre vos sauvages ? ». La réponse a été celle-ci : « L'adulte est une énigme. Après cinquante-quatre ans de mission, je ne les comprends pas. Leurs croyances sont ancrées dans leur esprit d'une façon indélébile... - Mais comment expliquer cette foi si profonde dans une religion et dans une vie pourtant si déficientes ? - Par une initiation qui dure de cinq à sept ans. Elle apprend à l'indigène une religion qui régit tous les actes de la vie, l'histoire et les chants sacrés de la tribu, les pratiques qui s'imposent à chacun des membres du clan, les épreuves qu'il convient de subir pour accéder à la dignité d'homme. **L'empreinte est ineffaçable.** »⁴⁴

Si l'évangélisation à l'occidentale n'a été qu'une peinture, n'est-ce pas parce qu'elle s'est adressée « à la tête » des gens plutôt qu'« à leur cœur » ? Quelle part importante a-t-elle accordée à la mémorisation de la Parole de Dieu, mémorisation globale où l'union indéchirable du geste laryngo-buccal rythmo-mélodique et du geste corporel-manuel significatif, permettent de s'adresser à la totalité de l'être et d'atteindre jusqu'aux profondeurs de l'inconscient. Si l'initiation africaine constitue une empreinte ineffaçable, n'est-ce pas parce qu'en s'adressant au cœur de l'africain, elle l'atteint dans ses profondeurs ? Et si une sagesse humaine est capable d'in-former ainsi l'homme, que dire de la Parole de Dieu, déjà efficace par elle-même ?

3.2 La prière monologique

Et si l'évangélisation à l'occidentale n'a été qu'une peinture, n'est-ce pas aussi parce qu'elle s'est adressée plus à l'activité de l'Humain qu'à l'action de Dieu ? Et cette action de Dieu ne se réalise qu'à travers la prière. La prière liturgique d'abord qui, comme nous le rappelle Vatican II, est la prière par excellence :

« Toute célébration liturgique, en tant qu'œuvre du Christ prêtre et de son Corps qui est l'Eglise, est l'action sacrée par excellence dont nulle autre action de l'Eglise ne peut atteindre l'efficacité au même titre et au même degré »⁴⁵.

Mais aussi la prière personnelle, mais une prière pure et incessante, telle que nous la définit un Père du désert :

« La prière très pure [...] ne mêle à ses élans ni représentation de la Divinité ni forme corporelle ; [...] elle n'admet pas même le souvenir d'une parole, l'idée d'une action quelconque, quelque forme que ce soit. »⁴⁶

Car, d'après les Récits d'un pèlerin russe, c'est cette prière pure et incessante qui, en nous identifiant au Dieu-Homme, est la source de notre transformation intérieure et donc des vertus :

⁴⁴ Albert VINCENT.

⁴⁵ *Constitution sur la sainte Liturgie*, § 7.

⁴⁶ Abbé Isaac cité par Cassien, *Conférence X, De la prière*, V, Le Cerf, 1958, *Sources chrétiennes* n° 54, p. 79.

« Remercie Dieu, frère bien-aimé, de ce qu'il t'a révélé une attirance invincible en toi vers la prière intérieure perpétuelle. Reconnais là l'appel de Dieu et calme-toi en pensant qu'ainsi l'accord de ta volonté avec la parole divine a été dûment éprouvé ; il t'a été donné de comprendre que ce n'est pas la sagesse de ce monde ni un vain désir de connaissances qui conduisent à la lumière céleste – la prière intérieure perpétuelle – mais au contraire la pauvreté d'esprit et l'expérience active dans la simplicité du cœur.

« C'est pourquoi il n'est pas étonnant que tu n'aies rien entendu de profond sur la prière et il existe là-dessus de nombreux ouvrages récents, mais tous les jugements de leurs auteurs sont fondés sur la spéculation intellectuelle, sur les concepts de la raison naturelle et non sur l'expérience nourrie par l'action ; ils parlent plus des attributs de la prière que de son essence même. L'un explique fort bien pourquoi il est nécessaire de prier ; un autre parle de la puissance et des effets bienfaisants de la prière ; un troisième, des conditions nécessaires pour bien prier, c'est-à-dire du zèle, de l'attention, de la chaleur du cœur, de la pauvreté d'esprit, de l'humilité, du repentir qu'il faut avoir pour se mettre à prier – à ces questions pourtant essentielles et fondamentales, on trouve bien rarement réponse chez les prédicateurs de ce temps ; car elles sont plus difficiles que toutes leurs explications et demandent non un savoir scolaire mais une connaissance mystique. Et chose beaucoup plus triste, cette sagesse élémentaire et vaine conduit à mesurer Dieu avec une mesure humaine. Beaucoup commettent une grande erreur, lorsqu'ils pensent que les moyens préparatoires et les bonnes actions engendrent la prière, alors qu'en réalité c'est la prière qui est la source des œuvres et des vertus. Ils prennent à tort les fruits ou les conséquences de la prière pour les moyens d'y parvenir et diminuent ainsi sa force. C'est un point de vue entièrement opposé à l'Écriture : car l'apôtre Paul parle ainsi de la prière : « *Je vous conjure avant tout de prier* » (1 Tm 2, 1).

« Ainsi l'Apôtre place la prière au-dessus de tout : Je vous conjure avant tout de prier. Beaucoup de bonnes œuvres sont demandées au chrétien, mais l'œuvre de la prière est au-dessus de toutes les autres, car, sans elle, rien de bien ne peut s'accomplir. Sans la prière fréquente, on ne peut trouver la voie qui conduit au Seigneur, connaître la Vérité, crucifier la chair avec ses passions et ses désirs, être illuminé dans le cœur par la lumière du Christ et s'unir à lui dans le salut. Je dis fréquente, car la perfection et la correction de notre prière ne dépendent pas de nous, comme le dit encore l'apôtre Paul : « *Nous ne savons pas ce qu'il faut demander* » (Rm 8, 26). Seule la fréquence a été laissée en notre pouvoir comme moyen pour atteindre la pureté de prière qui est la mère de tout bien spirituel ; « *Acquiers la mère et tu auras une descendance* », dit saint Isaac le Syrien, enseignant qu'il faut acquérir d'abord la prière pour pouvoir mettre en pratique toutes les vertus. Mais ils connaissent mal ces questions et ils en parlent peu, ceux qui ne sont pas familiers avec la pratique et les enseignements des Pères. »⁴⁷

Et cette prière pure et incessante est la répétition du nom de Iéshoua, appelée par les orthodoxes : « prière de Jésus » qui se formule ainsi : « Seigneur Jésus-Christ, aie pitié du pécheur que je suis ». Et, dans le cas où on se contente de dire uniquement le nom Iéshoua : « prière monologique ».

La puissance du nom

Anthropologiquement, le nom, c'est la personne, et prononcer le nom, c'est rejouer globalement la personne nommée. De ce fait, on comprend que le nom ne soit pas simplement *flatus vocis*, mais bel et bien puissance opératoire, puisqu'étant rejoué mimismologique de la personne, il fait devenir la personne et permet éventuellement d'agir sur la personne. C'est ce que nous enseigne Marcel Jousse :

« L'humanisation est en même temps prise de possession de l'objet. Alors nous comprenons que « savoir le nom » d'une chose, c'est posséder la chose.

« Pendant très longtemps, je me suis demandé pourquoi le nom avait une telle puissance.

⁴⁷ *Récits d'un pèlerin russe*, Chevetogne, 1963, pp. 26, 27, 28.

C'est qu'effectivement le Nom, c'est le Geste qui fabrique la chose.

« Nous retrouvons cela quand nous étudions le milieu palestinien :

*Il a proféré le nom
et la chose fut.*

« On comprend que dans un grand nombre de milieux ethniques, on cache « son nom » parce que si vous connaissez mon nom, vous êtes maîtres de moi. Vous avez mes gestes et vous pouvez me faire reparaître quand vous voudrez. Nous avons alors tout ce qui a dérivé de cela : c'est l'envoûtement, c'est tout ce que vous voudrez.

« Au début, c'est infiniment plus facile à comprendre. C'est qu'on sait l'objet quand on le rejoue, c'est-à-dire quand on l'explique. On pourrait dire : « Je possède cette montre, puisque je suis capable d'en dévisser chacun des rouages et d'en remonter le mécanisme marchant. Je peux vous le rejouer d'une façon salutaire. »

« De là pourquoi nous aurons les mimodrames qu'on peut dire d'impétration : je demande qu'on me donne cela et je fais la même chose en même temps. Je peux avoir le même procédé pour arrêter le geste. Je suis maître du mécanisme. Alors je vais le dériver. Je vais faire qu'il ne soit plus gênant pour moi. Je suis maître de lui comme de l'Univers - c'est tout à fait cela - par le Geste.

« Autrement, le nom tel que vous le concevez, qu'est-ce que vous voulez que ce nom laryngo-buccal puisse opérer, si vous ne le faites pas rentrer dans le mécanisme de la chose intégrale ? Ce n'est plus qu'un *flatus vocis*. Tandis que nous pouvons dire que le Nom est l'essence de la chose. Le Nom, c'est comme le dit le Sémite d'ailleurs, le Nom c'est la personne, *shem*. »⁴⁸

Devenir Iéshoua

Prononcer le nom de Iéshoua, c'est donc rejouer globalement le Dieu-Homme et donc l'intussusceptionner mimismologiquement, non pas pour agir sur lui mais pour se laisser agir par lui, pour devenir lui et avoir ainsi part à la plénitude du salut qu'il est :

« Il n'y a pas sous le ciel d'autre nom donné aux hommes,
par lequel nous devons être sauvés. »

(Ac 4, 12)

L'invocation du Nom de Iéshoua aboutit donc à une véritable transformation de celui qui le prononce, d'une manière conforme au don gratuit de Dieu et à la réceptivité de chacun. En toute vérité, « [son Nom] est une huile qui s'épanche » (Ct 1,1) et qui, petit à petit, imprègne toute l'âme de la personne qui le prononce.

« En prononçant le nom, nous intronisons Jésus dans nos cœurs, nous revêtons le Christ ; nous offrons notre chair à la Parole pour qu'elle l'assume dans son Corps mystique ; nous faisons déborder jusque dans nos membres soumis à la loi du péché la réalité intérieure et la force du mot « Jésus ». Nous sommes ainsi rendus purs et consacrés »⁴⁹.

Devenir Dieu-Trinité

La répétition du nom de Iéshoua n'est pas simplement intussusception mimismologique de Iéshoua permettant de devenir Lui et de devenir participant de ses mimèmes. Elle s'accompagne d'une technique respiratoire qui mime analogiquement le Dieu-Trinitaire.

« Dieu est esprit » nous dit l'évangéliste Jean. Traduisons concrètement : « Dieu est souffle », autrement dit « Dieu est respiration ». En effet, si l'Humain est véritablement fait en

⁴⁸ Marcel JOUSSE, Sorbonne, 9 décembre 1937, 2^{ème} cours, *L'explication gestuelle de l'univers*, p. 29.

⁴⁹ Un moine de l'Eglise d'Orient, *La prière de Jésus*, Editions Chevetogne, 1963, p. 78.

ombre de Dieu pour devenir sa ressemblance, la respiration de l'Humain ne peut être que la manifestation, dans ce Monde d'En Bas, d'une réalité du Monde d'En Haut : si l'Humain respire, Dieu doit également « respirer ». La théologie classique et la théologie mystique parlent de « spiration » en Dieu :

« Le Saint-Esprit, c'est l'Essence divine en tant qu'Elle est éternellement et essentiellement « spirée » par le Père et le Fils »⁵⁰.

« Cet Esprit, par sa divine spiration, élève l'âme très haut : Il l'informe pour qu'elle produise en Dieu la même Spiration d'amour que le Père produit dans le Fils, et le Fils dans le Père, qui est ce même Esprit Saint qu'ils spirent en elle dans cette transformation... Une fois que l'âme est unie à Dieu, transformée en Lui, elle spire Dieu en Dieu, et cette spiration est celle même de Dieu, car l'âme étant transformée en Lui, Il la spire elle-même en Soi »⁵¹

Cette spiration qu'est l'Esprit Saint n'a véritablement de sens que si on admet que le mystère trinitaire est celui d'un Parlant qui Parle dans un Souffle. Comme la théologie classique et mystique veut absolument réduire le Saint Esprit à l'amour réciproque du Père et du Fils, elle est bien obligée de reconnaître que cette spiration n'a pas de signification en soi, comme l'affirme Jean Borella : « Les termes de spiré, de spiration, ont été formés sur *spiritus*, et n'ont d'abord point d'autre signification »⁵², ce qui semble paradoxal.

Le nom hébraïque de Dieu est יהוה qui comporte deux hé ה. Or, comme l'indique Annick de Souzenelle, « le hé ה est symbole du souffle. Il est la vie exprimée dans le souffle »⁵³. Si on admet avec elle que le *yod* י représente le Parlant et que le *waw* ו représente la Parole, alors les deux hé ה représentent le Souffle Saint, ce qui nous ramène à la respiration qui comporte deux temps : un inspir et un expir. Chez l'Humain, la respiration est profondément liée à la pensée comme à la parole. L'inspir est lié au Jeu, l'expir au Rejeu et l'alternance inspir-expir est lié au va-et-vient incessant entre Rejeu et Jeu par lequel l'Humain prend conscience de ce qui s'est joué en lui par le Rejeu afin d'accéder à la connaissance de ce qui est en lui. Par analogie, l'Esprit-Saint doit être aussi Inspir et Expir et constituer le va-et-vient éternel entre le Sujet connu, le Jeu, qu'est celui que nous appelons Père, et le Sujet connaissant, le Rejeu, qu'est celui que nous appelons Fils. L'Esprit-Saint, en tant qu'Inspir est Conscience du Jeu par le Rejeu et en tant qu'Expir est Expression-Connaissance du Jeu par le Rejeu.

Dans l'inspiration, on peut donc prononcer mentalement et lentement le nom inexprimable : ia – ou – é, et dans l'expiration le nom prononçable : i – é –chou – a, transformant ainsi, lentement, patiemment, l'ombre de Dieu que nous sommes en ressemblance de Dieu-Trinité.

La technique de la prière monologique

« La prière de Jésus intérieure et constante est l'invocation continue et ininterrompue du nom de Jésus par les lèvres, le cœur et l'intelligence, dans le sentiment de sa présence, en tout lieu, en tout temps, même pendant le sommeil. Elle s'exprime par ces mots : « Seigneur Jésus Christ, ayez pitié de moi ! ». Celui qui s'habitue à cette invocation ressent une grande consolation et le besoin de

⁵⁰ Jean BORELLA, *La Charité Profanée, subversion de l'âme chrétienne*, Dominique Martin Morin, 1979, p. 267.

⁵¹ Saint Jean de la Croix, *Cantique spirituel*, XXXIX, Desclée de Brouwer, 1967, p. 680.

⁵² Jean BORELLA, *La Charité Profanée, subversion de l'âme chrétienne*, Dominique Martin Morin, 1979, p. 267, note 3.

⁵³ Annick de SOUZENELLE, *La lettre, chemin de vie, Le symbolisme des lettres hébraïques*, Albin Michel, 1993, p. 65.

dire toujours cette prière ; au bout de quelque temps, il ne peut plus demeurer sans elle et c'est d'elle-même qu'elle coule en lui. »⁵⁴

« Demeure assis dans le silence et la solitude, incline la tête, ferme les yeux ; respire plus doucement, regarde par l'imagination à l'intérieur de ton cœur, rassemble ton intelligence, c'est-à-dire ta pensée, de ta tête dans ton cœur. Dis sur la respiration : « Seigneur Jésus Christ, ayez pitié de moi », à voix basse, ou simplement en esprit. Efforce-toi de chasser toutes pensées, sois patient et répète souvent cet exercice. »⁵⁵

« Je cherchai avant tout à découvrir le lieu du cœur, selon l'enseignement de saint Syméon le nouveau théologien. Ayant fermé les yeux, je dirigeais mon regard vers le cœur, essayant de me le représenter tel qu'il est dans la partie gauche de la poitrine et écoutant soigneusement son battement. Je pratiquai cet exercice d'abord pendant une demi-heure, plusieurs fois par jour ; au début, je ne voyais rien que ténèbres ; bientôt mon cœur apparut et je sentis son mouvement profond ; puis je parvins à introduire dans mon cœur la prière de Jésus et à l'en faire sortir, au rythme de la respiration, selon l'enseignement de saint Grégoire le Sinaïte, et de Calliste et Ignace : pour cela, en regardant par l'esprit dans mon cœur, j'inspirais l'air et le gardais dans ma poitrine en disant : Seigneur Jésus Christ, et je l'expirais en disant : ayez pitié de moi. Je m'exerçai d'abord pendant une heure ou deux, puis je m'appliquai de plus en plus fréquemment à cette occupation et, à la fin, j'y passais presque tout le jour. »⁵⁶

« Alors représente-toi ainsi ton cœur, tourne tes yeux comme si tu le regardais à travers ta poitrine, et écoute de toutes tes oreilles comment il bat coup après coup. Quand tu te seras fait à cela, efforce-toi d'ajuster à chaque battement de ton cœur, sans le perdre de vue, les paroles de la prière. C'est-à-dire avec le premier battement dis ou pense : « Seigneur », avec le second « : Jésus », avec le troisième : « Christ », avec le quatrième : « ayez pitié », avec le cinquième : « de moi », et répète souvent cet exercice. Cela te sera facile, car tu es déjà préparé à la prière du cœur. Puis, quand tu te seras habitué à cette activité, comme à introduire dans ton cœur la prière de Jésus et à l'en faire sortir en même temps que la respiration, c'est-à-dire en inspirant l'air, dis ou pense : « Seigneur Jésus Christ » et en l'expirant « Ayez pitié de moi ! ». Si tu agis ainsi assez fréquemment, et assez longtemps, tu éprouveras bientôt une légère douleur au cœur, puis peu à peu il y naîtra une chaleur bienfaisante. Avec l'aide de Dieu, tu parviendras ainsi à l'action constante de la prière à l'intérieur de ton cœur. Mais surtout garde-toi de toutes représentations, de toutes images naissant dans ton esprit pendant que tu pries. Repousse toutes les imaginations ; car les Pères nous ordonnent, afin de ne pas tomber dans l'illusion, de garder l'esprit vide de toutes formes pendant la prière. »⁵⁷

« Si la « prière de Jésus » reste liée, comme spontanément, au rythme respiratoire, les spirituels contemporains (comme le *starets* Sylvain de l'Athos et ses disciples actuels) déconseillent son association « volontariste » au rythme du cœur : la « descente » de la prière dans le cœur sera donnée par grâce, et comme par surcroît, à celui qui prie « de tout son cœur ». Un effort systématique pourrait entraîner, chez l'homme d'aujourd'hui, des troubles cardiaques d'origine nerveuse, et le rendre à jamais incapable de « sentir son cœur ». Les hommes de la civilisation urbaine et industrielle sont victimes de telles tensions et aussi d'un usage tellement superficiel et discontinu de leurs forces véritables qu'il leur est indispensable de se préparer à la prière par une pacification et un approfondissement de leur existence corporelle. L'ascèse traditionnelle travaillait sur une vitalité surabondante, sur des hommes dont la vie, plus brève, avait une saveur intense et cruelle. L'ascèse d'aujourd'hui doit d'abord réinventer et pacifier la vie. »⁵⁸

⁵⁴ *Récits d'un pèlerin russe*, Chevetogne, 1963, p. 29.

⁵⁵ *Récits d'un pèlerin russe*, Chevetogne, 1963, p. 31.

⁵⁶ *Récits d'un pèlerin russe*, Chevetogne, 1963, p.p. 67-68.

⁵⁷ *Récits d'un pèlerin russe*, Chevetogne, 1963, pp. 145-146.

⁵⁸ *La prière de Jésus*, auteur inconnu, éditeur inconnu, p. 215.

Personnellement, en essayant de pratiquer la prière monologique suivant la technique préconisée ci-dessus, je me suis trouvé confronté à des problèmes respiratoires et visuels. M'appuyant sur l'anthropologie de Marcel Jousse, j'ai préféré ne pas dissocier le souffle et la parole, en y ajoutant un élément rythmique autre que le battement du cœur.

Lorsque je suis seul, je chante les quatre syllabes du nom de Iéshoua à une hauteur différente : i – é – shou – a, en faisant résonner la syllabe i au niveau du crâne, la syllabe é au niveau de la bouche, la syllabe shou au niveau du cœur et la syllabe a au niveau du fondement. En position assise, je me balance de droite et de gauche, en prononçant chaque syllabe du même côté, donc une fois sur deux. Pendant l'inspiration, je pense mentalement : Abbâ, Père. Je donne donc une dimension trinitaire à la prière monologique : le Père dans l'inspiration, le Fils dans l'expiration, le Saint-Esprit dans l'inspir et l'expir.

Lorsque je ne suis pas seul, je chante en sourdine mais je ne me contente jamais de penser chaque syllabe, je les prononce, afin d'éviter tout essoufflement.

Les effets de la prière monologique

« Au bout de quelque temps, je sentis que la prière passait d'elle-même dans mon cœur, c'est-à-dire que mon cœur, en battant régulièrement, se mettait en quelque sorte à réciter en lui-même les paroles saintes sur chaque battement, par exemple 1- Seigneur, 2 – Jésus, 3- Christ, et ainsi de suite. Je cessai de remuer les lèvres et j'écoutai attentivement ce que disait mon cœur ; j'essayai aussi de regarder à l'intérieur du cœur, me rappelant combien c'était agréable, au dire de mon défunt staret. Puis, je ressentis une légère douleur au cœur et dans mon esprit un tel amour pour Jésus Christ qu'il me semblait que, si je l'avais vu, je me serai jeté à des pieds, je les aurais saisis, embrassés et baignés de mes larmes en le remerciant pour la consolation qu'il nous donne avec son nom, dans sa bonté et son amour pour sa créature indigne et coupable. »⁵⁹

« Lorsque je me sentais alourdi, fatigué ou inquiet, je lisais immédiatement dans la Philocalie les passages qui traitent de l'activité du cœur, et le désir et le zèle pour la prière renaissaient en moi. Au bout de trois semaines, je ressentis une douleur au cœur, puis une tiédeur agréable et un sentiment de consolation et de paix. Cela me donna plus de force pour m'exercer à la prière, à laquelle s'attachaient toutes mes pensées et je commençai à sentir une grande joie. A partir de ce moment, j'éprouvai de temps à autre diverses sensations nouvelles dans le cœur et dans l'esprit. Parfois il y avait comme un bouillonnement dans mon cœur et une légèreté, une liberté, une joie si grandes, que j'en étais transformé et me sentais en extase. Parfois, je sentais un amour ardent pour Jésus Christ et pour toute la création divine. Parfois mes larmes coulaient d'elles-mêmes par reconnaissance pour le Seigneur qui avait eu pitié de moi, pécheur endurci. Parfois mon esprit borné s'illuminait tellement que je comprenais clairement ce que jadis je n'aurais même pu concevoir. Parfois la douce chaleur de mon cœur se répandait dans tout mon être et je sentais avec émotion la présence innombrable du Seigneur. Parfois je ressentais une joie puissante et profonde, à l'invocation du nom de Jésus Christ et je comprenais ce que signifie sa parole : le Royaume est à l'intérieur de vous.

« Au milieu de ces consolations bienfaisantes, je remarquai que les effets de la prière du cœur apparaissaient sous trois formes : dans l'esprit, dans les sens et dans l'intelligence. Dans l'esprit, par exemple, la douceur de l'amour de Dieu, le calme intérieur, le ravissement de l'esprit, la pureté des pensées, la splendeur de l'idée de Dieu ; dans les sens, l'agréable chaleur du cœur, la plénitude de douceur dans les membres, le bouillonnement de la joie dans le cœur, la légèreté, la vigueur de la vie, l'insensibilité aux maladies ou aux peines ; dans l'intelligence, l'illumination de la raison, la compréhension de l'Écriture sainte, la connaissance du langage de la création, le détachement des vains soucis, la conscience de la douceur de la vie intérieure, la certitude de la proximité de Dieu et de son amour pour nous. »⁶⁰

⁵⁹ *Récits d'un pèlerin russe*, Chevetogne, 1963, p. 42.

⁶⁰ *Récits d'un pèlerin russe*, Chevetogne, 1963, pp. 68-70.

« La prière du cœur me rendait si heureux que je ne pensais pas qu'on pût l'être plus sur terre, et je me demandais comment les délices du royaume des cieux pouvaient être plus grands que ceux-là. Ce bonheur n'illuminait pas seulement l'intelligence de mon âme ; le monde extérieur aussi m'apparaissait sous un aspect ravissant, tout m'appelait à aimer et à louer Dieu ; les hommes, les arbres, les plantes, les bêtes, tout m'était comme familier, et partout je trouvais l'image du nom de Jésus Christ. Parfois, je me sentais si léger que je croyais n'avoir plus de corps et flotter doucement dans l'air ; parfois, je rentrais entièrement en moi-même. Je voyais clairement mon intérieur et j'admirais l'édifice admirable du corps humain ; parfois, je sentais une joie aussi grande que si j'étais devenu roi, et au milieu de toutes ces consolations, je souhaitais que Dieu me permît de mourir au plus tôt et de faire déborder ma reconnaissance à ses pieds, dans le monde des esprits. »⁶¹

« A cette époque je lisais aussi ma Bible et je sentais que je commençais à la mieux comprendre ; et j'y trouvais moins de passages obscurs. Les Pères ont raison de dire que la Philocalie est la clé qui découvre les mystères ensevelis dans l'Écriture. Sous sa direction, je commençais à comprendre le sens caché de la Parole de Dieu ; je découvrais ce que signifient « l'homme intérieur au fond du cœur » (1 P 3, 4), la prière véritable, l'adoration en esprit (Jn 4, 23), le Royaume l'intérieur de nous (Lc 17, 21), l'intercession de l'esprit Saint (Rm 8, 26) ; je comprenais le sens de ces paroles : « Vous êtes en moi (Jn 15, 4), donne-moi ton cœur (Pr 23, 26), être revêtu du Christ (Rm 13, 14 et Ga 3, 27), les fiançailles de l'Esprit dans nos cœurs (Ap 22, 17), l'invocation Abbâ, Père (Rm 8, 15-16) et bien d'autres. Quand en même temps je priais au fond du cœur, tout ce qui m'entourait m'apparaissait sous un aspect ravissant, les arbres, les herbes, les oiseaux, la terre, l'air, la lumière, tous semblaient me dire qu'ils existent pour l'homme, qu'ils témoignent de l'amour de Dieu pour l'homme ; tout priait, tout chantait gloire à Dieu ! Je comprenais ainsi ce que la Philocalie appelle « la connaissance du langage de la création », et je voyais comment il est possible de converser avec les créatures de Dieu. »⁶²

« La conscience « éveillée », dit Maxime le Confesseur, discerne « la sagesse divine invisiblement intérieure aux créatures ». Elle recouvre, dans le Christ qui récapitule et recrée potentiellement l'univers, la vision des choses dans leur « essence tendue vers Dieu ». « Microcosme et *microthéos* », l'homme sanctifié devient le médiateur qui « recueille les *logoï* spirituels des êtres », non pour se les approprier, mais « pour les présenter à Dieu comme offrandes de la part de la création ». « Tout ce qui m'entourait m'apparaissait sous un aspect ravissant, les arbres, les herbes, les oiseaux, la terre, l'air, la lumière, tous semblaient me dire qu'ils existent pour l'homme, qu'ils témoignent de l'amour de Dieu pour l'homme ; tout priait, tout chantait gloire à Dieu ! Je comprenais ainsi ce que la Philocalie appelle « la connaissance du langage de la création », et je voyais comment il est possible de converser avec les créatures de Dieu. »⁶³. Non seulement la modalité paradisiaque de la création s'ouvre au saint, nouvel Orphée en qui, dit Isaac le Syrien, les bêtes sauvages sentent le même parfum que celui d'Adam avant la chute, mais il devient le prêtre de la liturgie cosmique. « L'âme se réfugie comme dans une église et un asile de paix dans la contemplation spirituelle de la nature ; elle y entre avec le Verbe et, avec lui notre grand prêtre et sous sa conduite, elle offre l'univers à Dieu dans son intelligence comme sur un autel » (saint Maxime le Confesseur, *Mystagogie* 2). Le spirituel voit « la flamme des choses », il découvre, en Christ, l'univers comme un gigantesque « buisson ardent » et cette vision est opérative. « Qu'est-ce que le cœur charitable ? demande saint Isaac le Syrien ? C'est un cœur qui brûle d'amour pour la création entière, pour les hommes, pour les oiseaux, pour les bêtes, pour les démons, pour toutes les créatures. C'est pourquoi un tel homme ne cesse de prier... pour les ennemis de la vérité, pour ceux qui lui font du mal... Il prie même pour les serpents, mû par la pitié infinie qui s'éveille dans le cœur de ceux qui s'assimilent à Dieu » (*Sentence* 55).

⁶¹ *Récits d'un pèlerin russe*, Chevetogne, 1963, pp. 149-150.

⁶² *Récits d'un pèlerin russe*, Chevetogne, 1963, p. 57.

⁶³ *Récits d'un pèlerin russe*, Chevetogne, 1963, p. 57.

3.3 Le renoncement à soi-même

Rabbi Iéshoua ne cesse de nous inviter à nous renoncer nous-mêmes :

« Celui qui se préfère soi-même,
celui-là se perd.
Celui qui renonce à soi-même en ce monde,
pour la vie éternelle se gardera. »
(Jn 12, 25)

« Si quelqu'un veut venir derrière moi,
qu'il renonce à lui-même
et qu'il porte sa croix
et qu'il me suive.
Qui, en effet, veut sauver son âme,
la perdra ;
mais qui perdra son âme à cause de moi,
la trouvera. »
(Mt 16, 24-25 ; Mc 8, 34 ; Lc 9, 23-24)

« Qui ne prend pas sa croix
et ne vient pas à ma suite
n'est pas digne de moi.
Qui aura trouvé sa vie
la perdra
et qui aura perdu sa vie,
à cause de moi,
la trouvera. »
(Mt 10, 38-39 // Lc 14, 27)

Comme nous avons fait de la Croix un symbole de la souffrance, nous interprétons ces textes dans l'unique sens de porter, chaque jour, souffrances et difficultés. D'autant que les traductions courantes parlent de « perdre sa vie », ce qui ne fait que renforcer cette interprétation. En fait, le texte grec parle de *psychè* et non pas de vie, qui se dit *zoé* en grec. Il s'agit bien plus de perdre son âme, son psychique, que de perdre sa vie.

On ne remarque pas assez qu'il est également question, dans ces textes, de « venir à ma suite » et de « me suivre », deux expressions qui, dans la bouche d'un rabbi, ont le sens précis de « venir se mettre à l'école du rabbi », de venir suivre son enseignement. « Prendre sa croix » a peut-être d'abord à voir avec l'enseignement, avant de signifier la souffrance. Marcel Jousse attire notre attention sur les deux sens possibles du mot « croix » utilisé ici :

« Le jeune Rabbi palestinien offre son joug et son fardeau à porter. Quelquefois, on traduit par « sa croix ». [Ce sont les deux sens]. C'est le « soulèvement » : « Celui qui ne soulève pas son soulèvement tous les jours ». Vous pouvez traduire aussi : « Celui qui ne porte pas sa croix tous les jours ». Ne changez pas le double sémantisme, autrement vous ne comprendriez plus rien. »⁶⁴

« Prendre sa croix », c'est d'abord et avant tout, entrer dans la récitation par le balancement du joug et du fardeau, pour recevoir l'enseignement du Maître Et compte-tenu de tout ce que nous avons dit sur l'enseignement d'autorité de Rabbi Iéshoua, qui ne laisse

⁶⁴ Marcel JOUSSE, *Ecole d'Anthropologie*, 18 mars 1941, 15^{ème} cours, *La clarté française et nos proverbes*, p. 235.

aucune place aux interprétations personnelles de ses appreneurs, contrairement aux autres rabbis de l'époque, on peut y percevoir un appel à renoncer à sa pensée propre, pour épouser la pensée de Rabbi Iéshoua.

Nous avons vu que cet enseignement de Rabbi Iéshoua a pour objectif de laisser Dieu lui-même réguler nos gestes humains d'une manière conforme à sa volonté. Ce qui fait obstacle à ce renouvellement intérieur de notre psychique par Dieu, c'est le péché car, comme nous l'enseigne Simone Weil, « le péché en moi dit Je »⁶⁵. « Nos pensées ne sont pas les pensées de Dieu » et se mettent en travers de ce travail de Dieu en nous :

« Va-t-en derrière moi, Satan !
Scandale, tu es pour moi,
car tu ne penses pas les choses de Dieu,
mais les choses des hommes. »
(Mt 16, 23)

Ce thème fera l'objet d'un autre mémoire intitulé :

« L'homme caché du cœur » (1 P 3, 4) :
pureté du cœur,
pauvreté d'esprit

⁶⁵ Simone WEIL, *La pesanteur et la grâce*, 10/18, 1948, p. 50.